

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

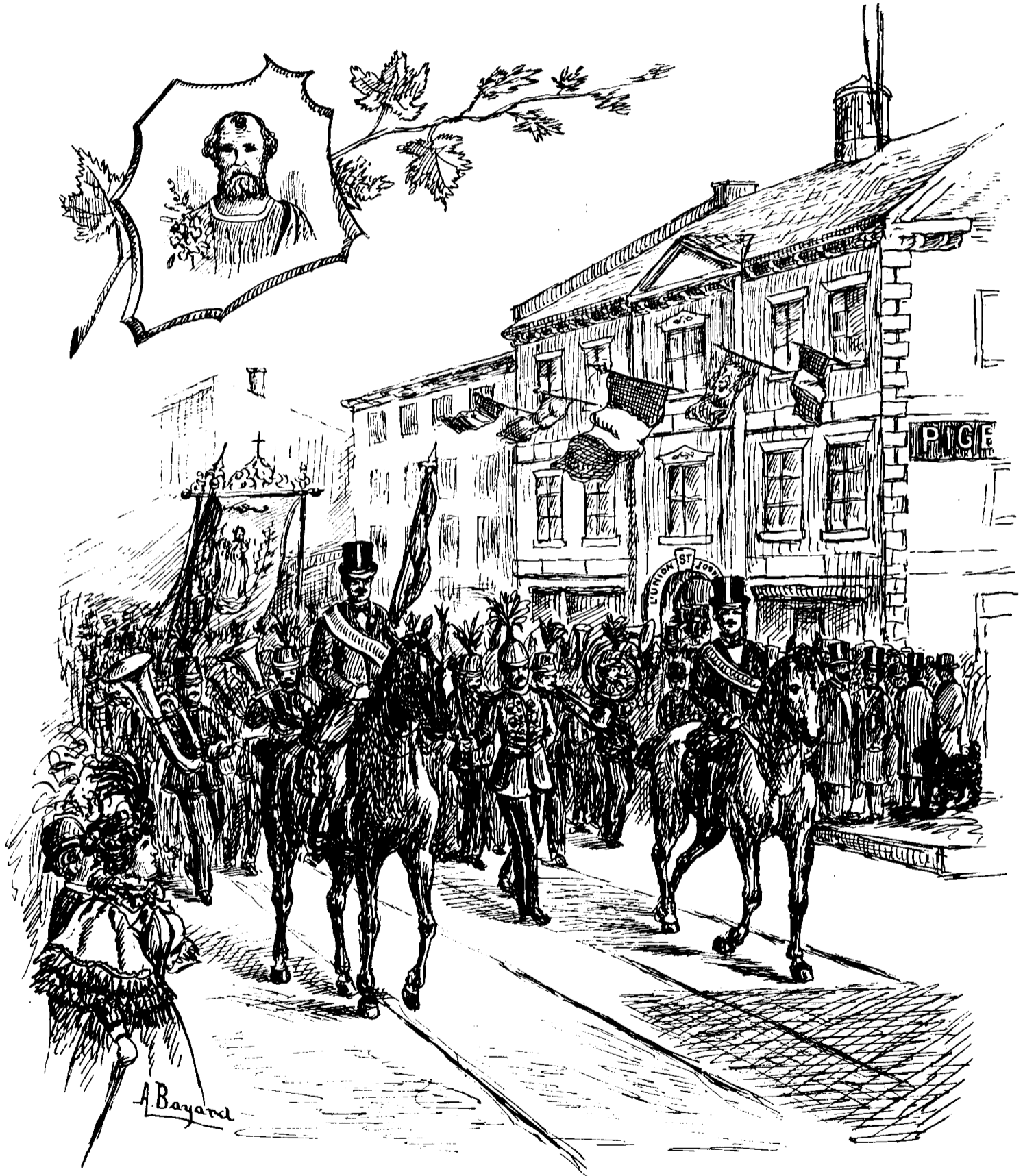
Un an, \$3.00 - - - - - *Six mois, \$1.50*
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 726.—SAMEDI, 2 AVRIL 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



Dessin de M. A. Bayard

L'UNION ST-JOSEPH DE MONTRÉAL.—Départ de la procession de son local, rue Ste-Catherine

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 AVRIL 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Combat pour la vie, par Aimée Patrie.—Les héros de "La Champagne," par F. Picard.—Poésie : Si tu veux le bonheur, par E.-Z. Massicotte.—Petite poste en famille.—Poésie : Les voix célestes, par Dr J. N. Legault.—Nouvelle canadienne : Les fiancés du hasard, par Louis Fréchette.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Nos gravures.—Les vingt ans du moine, par Abbé H.-A. V.—Débacle, par B.-H. Séguin.—"Fiat Voluntas," par Jules-E. Robitaille.—Mlle Pulchérie, par Emery Beaulieu.—Rectification.—Nouveau chevalier de Pie IX.—Pauvre Cécile.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Rebus.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Les échecs.—Feuilleton.

GRAVURES.—L'Union Saint-Joseph de Montréal : Le départ de la procession de son local, rue Sainte-Catherine.—Portrait du célèbre orateur catholique, M. le comte de Mun.—Tentative d'assassinat contre le roi de Grèce.—Les héroïques matelots du transatlantique français, *La Champagne*.—Gravure de mode.—La grande loterie.—Rebus.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

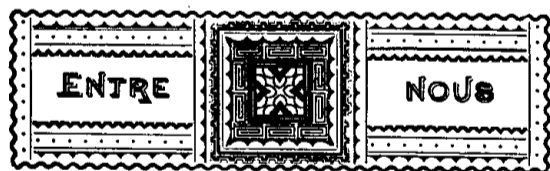
Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le pèlerinage au pays de l'or continue toujours.

On ne parle que de mines et le nombre de compagnies formées pour l'exploitation de terrains aurifères inconnus augmente tous les jours.

Mais, gare aux mines salées !

Vous savez ce que l'on entend par cette expression. Saler un terrain, c'est y introduire, avec soin, des minerais et en retirer plus tard des échantillons que l'on fait analyser pour en prouver la richesse, afin de pouvoir le vendre très cher. C'est tout simplement un vol, mais cette pratique est plus commune qu'on ne l'imagine généralement.

On sale des mines dans toutes les parties du monde et on peut affirmer que dix pour cent des mines étrangères que l'on vend à Londres sont achetées et vendues sur production d'échantillons provenant de terrains salés.

Un des plus surprenants exemples de ce genre d'opération a eu lieu au Canada, il y a quelque trente ans et beaucoup de nos contemporains en ont gardé le souvenir.

Le gouvernement ayant offert une récompense de

soixante mille piastres à quiconque trouverait de l'étain, deux chevaliers d'industrie résolurent de l'obtenir et de réaliser même un joli bénéfice supplémentaire.

Ces industriels procédèrent avec une patience et une habileté remarquables.

Sans se presser, sans mot dire, ils firent expédier d'Angleterre de temps à autre, quelques sacs de minerais d'étain, à un complice demeurant à Toronto, pour ne pas éveiller l'attention de qui que ce soit. De Toronto le minerai fut expédié à deux cents milles à l'ouest, et là, enfoui dans le terrain qu'ils avaient acheté et choisi, pour duper les gogos.

Cela leur prit du temps, beaucoup de temps, deux ans je crois, mais c'étaient des filous sérieux, si sérieux que, après avoir bien salé la future mine, ils disparurent pendant trois ans, et ce n'est qu'au moment, par eux jugé convenable, que le bruit se répandit qu'un explorateur avait trouvé du minerai d'étain.

Nos deux gaillards revinrent aussitôt et formèrent aussitôt une compagnie puissante, dont les financiers s'arrachaient les actions.

Le gouvernement envoya un expert qui constata la valeur du minerai et fit un rapport des plus favorable.

Les prospecteurs et les spéculateurs se précipitèrent dans le district, les actions de la compagnie montèrent encore, le gouvernement paya aux deux habiles escrocs la récompense promise, mais on apprit bientôt après qu'ils avaient vendu toutes leurs actions et qu'ils avaient jugé à propos de quitter le pays.

Onques nul ne les revit.

Ce départ subit, cette vente soudaine éveillèrent des soupçons et l'on fit venir d'Angleterre un ingénieur des fameuses mines d'étain de Cornouailles.

Celui-ci constata aussitôt que le minerai trouvé dans l'ouest d'Ontario provenait de la mine dont il était l'ingénieur en chef.

Patatras !... Le tour était joué.

. Je pourrais citer bien des cas du même genre, mais cela me prendrait trop d'espace et de temps.

Celui du colonel Morgan (colonel américain, entendons-nous,) fit beaucoup de tapage autrefois, en Australie.

Ce colonel d'un régiment imaginaire procédait d'une manière à peu près identique à celle employée par les "saleurs" d'Ontario.

Le résultat fut le même. Disparition et fortune du colonel, ruine des actionnaires.

On sale de différentes façons et l'une des plus originales est celle qu'employa un jour un Yankee. Ce délicat spéculateur, voulant faire vite, chargeait son fusil de grains d'or et tirait sur le flanc d'une colline, de l'aurore à la nuit, loin, bien loin des habitations.

Six semaines plus tard, il revint à la ville acheta le terrain salé, exhiba des échantillons et... forma une compagnie. Toujours le même système.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les travaux exécutés dans un terrain salé ont, parfois, fait découvrir des veines très riches de minerai tout autre que celui que l'on cherchait.

En Tasmanie, par exemple, une minée salée d'étain rapporta aux acheteurs la découverte d'une veine d'or très riche.

Même chose dans la Nouvelle-Galle du Sud, mais ces exemples sont bien rares, car quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent les actionnaires sont bel et bien joués.

Les prospecteurs et les marchands de mines sont nombreux et le métier nourrit généralement son homme ; mais à côté des gens sérieux, instruits et possédant des connaissances réelles, il y a les faiseurs, les farceurs qui exploitent les rêves de fortunes subites.

Il y aurait un volume bien intéressant à faire sur le sujet.

L'histoire des chercheurs de métaux précieux a aussi son côté comique.

. Il y a une vingtaine d'années, l'attention des colons établis dans le voisinage de la rivière Gatineau fut attirée par les allures d'un individu qui paraissait, à certaines époques, et se livrait à des dépenses excessives. Cet homme menait large vie, festoyait constamment,

jetant l'argent par les fenêtres, comme on dit, sans compter, et cela pendant un ou deux mois, jus qu'à ce qu'un beau matin le fêtard s'en allât en disant :

—Ma bourse est vide, il faut que j'aie la remplir.

Et l'homme s'enfonçait dans le bois, pour reparaitre quelques mois plus tard, plus argenté que jamais.

Les témoins de cette existence étrange se compriment fortement la tête des deux mains, réfléchirent longtemps et en arrivèrent à la conclusion que c'était dans le bois que l'homme trouvait le moyen de remplir sa bourse quand il le voulait.

Il devait exister une mine quelque part. Mais où ?

Ainsi qu'on le fait encore en nombre d'endroits de notre pays, on alla consulter un *tireux de cartes*, un sorcier qui rendit l'oracle suivant :

—Il y a un trésor dans le bois. Pour le trouver, il faut partir le soir pour le bois, avec une femme qui se trouve dans un état de santé tout particulier et, à minuit juste, l'abandonner en lui ordonnant de marcher jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Le lendemain matin, au petit jour, les hommes doivent se remettre en route et chercher la femme. Le trésor se trouve à l'endroit où on la retrouvera. On n'aura qu'à creuser profondément la terre. De plus, il faudra se munir d'un fusil chargé d'une balle d'argent bénite, en cas de rencontre du diable, car tout le monde sait que le diable est le gardien des trésors.

Nos gens se le tinrent pour dit. Ils allèrent chez le notaire pour signer un acte d'association et se mirent à l'œuvre. L'un d'eux prêta sa femme qui se trouvait dans les conditions voulues ; on la conduisit dans le bois, on l'abandonna à minuit et on la retrouva le lendemain soir à quelques milles de là.

Bref les instructions du "tireux de cartes" furent suivies de point en point.

On alla trouver le curé du village le plus proche et on le pria de vouloir bien bénir les travaux.

Le brave curé qui ignorait complètement les agissements de ces chercheurs de trésor, crut qu'il s'agissait d'une mine quelconque et se rendit à leurs désirs ; mais, la cérémonie terminée, l'un d'eux lui dit :

—Maintenant, monsieur le curé, faites venir le diable.

—Comment ! le diable ! Pourquoi ?

—Pour partager le trésor avec lui.

—Partager quoi ?

On le mit au courant de ce qui s'était passé, et c'est avec la plus grande stupéfaction qu'il entendit leur récit.

Inutile de dire qu'il les envoya se promener.

Cependant, ces gens étaient tenaces. Ils creusèrent longtemps et dépensèrent environ deux mille piastres, sans succès, évidemment.

On a encore travaillé l'année dernière et, chaque fois qu'on leur demande s'ils ont enfin trouvé quelque chose, la réponse est invariablement la même.

—Pas encore, mais ça montre bien.

Ce qui contribue encore à leur faire poursuivre leurs recherches, c'est qu'un des travailleurs affirme avoir vu le diable sortir de la mine sous la forme d'un serpent.

—En es-tu sûr ? lui demande-t-on souvent.

—Si j'en suis sûr ? Il m'a parlé.

—Le serpent t'a parlé ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Ah ! ça, j'ai pas compris. Il m' parlait en latin.

Et dire que cela se passe à la fin du dix-neuvième siècle !

. L'histoire de la découverte d'une mine de mercure natif, en 1837, dans le haut du Saint-Maurice est bien connue.

Des chasseurs, sportsmen de la ville, possédant une certaine instruction, trouvèrent un jour du mercure dans une anfruosité de rocher. Ils le recueillirent et le bruit de la découverte se répandit bientôt dans le pays.

Une mine de mercure, c'était la fortune.

Une société se forma et on allait entreprendre des travaux quand M. Bouchette, arpenteur général, entendit parler de la chose.

Il demanda des renseignements sur l'endroit exact où l'on avait trouvé le mercure et s'écria :

—Mais, c'est le mercure de mon baromètre, du baromètre que j'ai brisé, par accident, pendant ma dernière exploration.

Et c'était bien cela.

La compagnie s'évapore comme la rosée sous les baisers du soleil.

. Les histoires de mines, salées ou non, comiques ou preuves déplorables de superstitions stupides, ne sont cependant rien à côté de la triste histoire des mineurs qui s'en vont au Yukon.

Qui sera le Brett-Hatte des miséreux du Klondyke ?

Pour avoir un aperçu des épreuves qui attendent les gens qui s'en vont au pays de l'or, il suffit de lire les correspondances des compagnons du major Walsh, administrateur du district du Yukon, parti fin d'octobre, avec escorte, provisions, chevaux, canots, tout le confort possible, et qui n'est pas encore arrivé... à l'heure où vous lirez LE MONDE ILLUSTRÉ.

La route qui conduit à la conquête de la Toison d'or est marquée de plus de tombes que celle qui mène à la Mecque, but du pèlerinage sacré des Musulmans.

Dans une seule "passe," il y a actuellement 2700 cadavres de chevaux, abandonnés, morts de faim ou d'accidents, et vous devez vous faire une idée du parfum que vont exhaler ces charognes, dans quelques semaines.

Et cependant les ports de San Francisco, de Vancouver et de Victoria sont inondés de milliers de chasseurs d'or, de toutes les nations, qui s'en vont sans expérience, sans ressources, mais espérant quand même.

J'ai rencontré, l'autre jour, deux de ces pauvres diables, arrivés d'Europe, la veille et qui venaient d'acheter leurs billets pour Vancouver.

Je leur donnai tous les conseils voulus en les interrogeant.

C'étaient des hommes très ordinaires, physiquement, plus ordinaires encore, au point de vue intellectuel :

—Avez-vous quelques ressources, au moins ?

—Des ressources, monsieur ! dit fièrement l'un d'eux, nous avons sept mille francs, en or. Avec cela, on est sûr de faire fortune.

—Comment ?

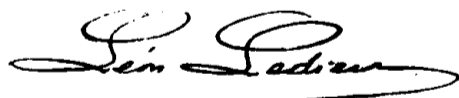
—Nous allons ouvrir un restaurant.

Treize cents piastres, à peu près, les malheureux ! Et ils se figurent qu'ils vont pouvoir faire fortune, alors qu'ils seront réduits à travailler chacun comme dix nègres !!

Mais que voulez-vous dire à des gens qui sont décidés à partir quand même ?

On verra bientôt, au grand cimetière du Yukon, deux croix de plus.

Quand aux pauvres sept mille francs, ils auront été éparpillés, un peu partout, le long de la route.



COMBAT POUR LA VIE

L'abbé le Courtier a écrit : " Quand Dieu veut former des âmes pour l'apostolat, Il les pétrit d'abnégation et de dévouement. On ne comprend guère l'apôtre sans ces deux vertus, qui le dépouillent de lui-même pour le faire se consacrer, se consumer au service de ses frères. Or, il est aisé de reconnaître dans la nature de la femme un cœur que Dieu a créé pour se dévouer. L'abnégation avec toute son énergie de sacrifices, le dévouement avec toutes les délicatesses de la charité constituent le caractère spécial de la femme : c'est son instinct, sa force, sa grandeur et sa grâce."

Et cependant, capable par les qualités naturelles de son cœur de réaliser les plus sublimes actions ou d'aspirer par son intelligence au même degré que l'homme dans les sciences et les arts, elle ne semble pas comme lui être créée pour les grandes batailles de la vie. Son rôle est tout de douceur et sa place est au foyer.

Ceci, elle le comprend d'autant mieux qu'elle est plus supérieurement douée !

Quelle misère, dès lors, pour la pauvre fille que les inconstances de la fortune arrachent brutalement au calme serein d'une existence jusque là sans souci et jettent, sans crier gare, dans la foule des malheureux qui peinent chaque jour pour gagner de quoi ne pas mourir de faim !

Mais, cette victime d'une catastrophe ou d'un revers, si elle est honnête et qu'elle ait quelque talent, sera-t-elle, par son malheur, moins digne d'estime et de respect ? Non, cent fois non, et le fat qui, pour poser devant elle, élève, de son pédantisme, un piédestal à sa sottise ; l'effronté valet qui joue au maître ou le journaliste exalté qui croit faire de l'asprit en répandant des flots de paroles, où manque l'idée, mais où, au contraire, s'étale l'indélicatesse, l'injure, celui-là, dis-je, ne saurait être qu'un homme sans cœur doublé d'un mal élevé.

Il me souvient encore d'un énergumène qui, il y a peu de jours, se démenait devant une femme, accentuant des phrases ronflantes et vides de sens, de grands gestes dramatiques qu'il croyait très heureux : cela se voyait à l'expression satisfaite de son visage.

S'il avait pu voir, ce poseur, l'immense pitié, le mépris plus immense encore qui envahissaient l'âme de son interlocutrice !...

Mais, passons.

.

La femme qui travaille n'a-t-elle pas plus grand mérite que celle qui ne sait que faire valoir sur la rue l'élégance d'une riche toilette ou que cette autre qui, pour ne pas faire dire d'elle qu'elle "gagne sa vie," languit dans une médiocrité voisine de la misère ? Etre distingué : mot qui fait rêver un grand nombre, qualité que tous ambitionnent mais que la plupart ne comprennent pas.

La distinction n'est pas plus dans la fortune que dans la richesse ou l'originalité du vêtement : c'est une qualité native, essentiellement supérieure, faite de bonté d'âme et de charité, qui la rend sympathique à ceux qui souffrent ; c'est aussi un raffinement de délicatesse et de sensibilité qui, instinctivement, la fait s'éloigner du vulgaire.

Voilà pourquoi le parvenu richissime, grand propriétaire etc., ne saurait s'élever, parfois, jusqu'à l'homme bien né que des revers, honorablement subis, ont jeté d'un rang supérieur au rôle modeste d'employé ; voilà pourquoi encore un grand nombre de "femmes qui travaillent" sont plus grandes dames dans le vrai sens du mot que la masse des élégantes oisives qui les regardent avec pitié.

La jeune fille, la femme qui gagne sa vie d'une façon honnête, ne doit inspirer que respect et admiration en ce sens que, au moins, elle a assez d'intelligence pour avoir appris quelque chose et que, dans la nécessité, elle a assez de cœur pour être utile par ce qu'elle sait.



LES HÉROS DE " LA CHAMPAGNE "

(Voir gravure)

Le MONDE ILLUSTRÉ, grâce à Dieu, ne laisse échapper aucune occasion de célébrer le vrai courage, d'exalter la vertu : le journalisme bien entendu se résumant en ces deux idées, et jamais, au grand jamais, dans l'exposé des crimes, dans la description grotesque ou réfléchie des passions, même sous le prétexte impie de gagner sa vie, ou cet autre prétexte inepte et idiot de vouloir faire ce que font les autres.

Que ces autres aillent tous au diable : est-ce une raison pour qu'on soit forcé d'y courir ?

Ce sont d'obscurs héros que nous voulons présenter à nos lecteurs ; n'est-ce pas dans les rangs du peuple, du pauvre, du petit, que l'on retrouve le noble, le vrai dévouement, la sublime charité ? Pensez-vous que le riche, parvenu par le hasard ou les caprices de la for-

tune, s'aplatissant devant le puissant éhonté, sans entraînement, et répudiant l'héroïsme de nos pères de 1837-38, comme il renierait nos admirables martyrs d'Acadie au siècle dernier, pensez-vous que ce parvenu vous écrasant du poids de son or (qui remplace, pour lui, l'instruction, la naissance, la noblesse de sentiments), tendrait la main au pauvre mourant de faim, à l'être déchu peut-être, et leur dirait : " Vous avez faim : venez, je vous restaurerai ! Vous êtes tombé : je vais vous relever, je vous ouvrirai des trésors de tendresse, vous serez réhabilité devant tous ! "

Pas de danger !... Il est égoïste, il n'est qu'égoïsme et son égoïsme n'a d'équale que son insupportable outrecuidance.

Mais ces marins, ces humbles, ces petits !

Porteur d'une riche cargaison, ayant des centaines d'hommes à son bord, le superbe navire était en grand danger, la " Champagne " pouvait périr : c'est tout récent.

Un lieutenant et neuf hommes du peuple—donc, les plus nobles cœurs, les plus héroïques—se dévouèrent : des jours et des nuits, dans leur chaloupe, manquant à chaque instant d'être engloutis par cet océan étonné de leur valeur, mourant de faim, de froid, de tout, ils ne pensent pas un moment à se décourager ; ils ont, devant les yeux, des centaines de passagers qui attendent d'eux leur salut.

Les voyez-vous, dans notre gravure, au moment où ils quittent la Champagne ? Ne dirait-on pas qu'ils vont à une fête ou cueillir de nouveaux lauriers ?

O marins de France, sublimes petits mathurins !... O marins de France, frères des superbes petits soldats de France, frères l'un et l'autre de la divine petite Sœur de Charité de France !... N'est-ce pas tout votre éloge ?...

Mon cœur n'en peut trouver d'autre, ma plume cesse d'écrire : c'est une âme qu'elle a mis en ce mot !...



SI TU VEUX LE BONHEUR

Réponse à ma correspondante.

Tu me dis : " Le bonheur, c'est un oiseau charmant
" Qui te frôle de l'aile et s'en va voltigeant.
" Veux-tu le retenir ? il faut que tu lui tresses
" Un nid douillet et chaud tout garni de tendresses :
" Sans cela, je le crois, il va te délaisser...
" La chose en vaut la peine et tu dois te presser."

Helas ! voilà longtemps déjà que je l'ap, elle
Et jamais à ma voix il n'a fermé son aile
Pour rester en mon cœur, habiter l'humble nid
Que je pouvais offrir. Pourquoi suis-je honni ?

Sans doute que tu sais les chants qui lui conviennent,
Les chants d'amour bien doux, les seuls qui le retiennent :
Chantons les en duo ! Tes accents planeront
Bien au-dessus des miens et les adoucissent !

Il se pourrait qu'alors, en voyant ma constance,
Il daigne enfin bannir sa froide indifférence
Qui m'a blessé toujours, qui m'a tant fait pleurer.

Puis, tous deux, nous pourrions le forcer d'agrèer
" Un nid douillet et chaud tout garni de tendresses,"
Et rempli du parfum des suaves caresses.



PETITE POSTE EN FAMILLE

A nos aimables collaboratrices, à nos chers correspondants, nous demandons un peu d'indulgence ; nous répondrons, le plus tôt possible, par la grande ou par la petite poste.

Mlle M. L. Deschamps.—Serait-elle assez bonne de me donner son adresse, afin que je puisse lui faire une communication par grande poste ?

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LE JARDIN DES OLIVIERS

(JÉSUS ET TROIS APÔTRES)

PIERRE (à Jésus)

Où portez-vous vos pas?... Seigneur, que faut-il faire?...
Dans ses sombres douleurs, à sa tendre prière,
Dieu, ne viendrez-Vous pas consoler votre Fils,
Ce Fils, que Vous aimez, qui fût toujours soumis ?

JÉSUS

Mon Père, enfin ce jour doit finir mon martyre,
Mon corps meurtri devra satisfaire à votre ire...
Disciples bien aimés, demeurez en ces lieux,
Pendant que j'irai là, pour vous m'offrir aux cieux.
Rejetez le sommeil loin de votre paupière ;
Je dois bientôt finir ma pénible carrière...
Mon âme est triste, hélas, triste jusqu'à la mort !
Je sens mon cœur mourir en ce terrible effort.

Il s'éloigne et s'agenouille.

Père, éloignez de moi ce funeste calice ;
Épargnez-moi le sort de cet affreux supplice,
Ne frappez pas sur moi ces formidables coups,
Qui, dans la douleur, font gémir l'homme sous Vous.
Cependant, si mon sang doit racheter le crime,
Répandez en mon cœur votre force sublime ;
Si je dois me soumettre à la mort de la croix,
Venez me soutenir de votre aimante voix...
Que ton cœur est ingrat, ô ma vigne choisie !
Je t'aimais comme un père, et dans ma frénésie,
J'ai voulu voir ton sein par Dieu sanctifié :
Toi, cependant, tu veux me voir crucifié !
Je t'avais entouré d'un mur, pour ta défense,
Et tu laisses ton roi, mourant, sans espérance...
Mon Père, hélas ! mon Dieu, jetez les yeux sur moi,
Ne m'abandonnez pas, seul, avec mon effroi...
Mon corps est inondé d'une sueur sanglante,
Ah ! n'abandonnez pas mon âme défaillante...
Ah ! mon cœur lacéré se brise de douleurs.
Mon âme est abîmée en une mer de pleurs.
Venez me secourir, Père, envoyez vos anges.

UN ANGE (un calice à la main)

À la voix du Très-Haut, j'ai laissé nos phalanges
Pour apporter de Dieu les célestes décrets...
Dans le ciel la douleur nous a rendus muets,
Nos Parvis désolés attestent la tristesse
Qui brise nos esprits au sein de la détresse.
A force de pleurer, nos yeux sont obscurcis,
Nous attendons, souffrants, par nos soupirs occis.
La mort ne peut frapper notre essence angélique,
Mais nos cœurs sont meurtris par ce combat mystique...
O Dieu, qui nous voyez, qui recueillez nos pleurs,
Est-il une douleur semblable à nos douleurs !...
Hélas ! Mon divin Maître abreuvé de souffrance,
Au ciel je n'ai cueilli qu'une triste sentence :
Pour racheter le crime, il faut le sang d'un Dieu !...
Hélas ! moi, messager de ce terrible vœu,
Je tremble, en vous offrant ce douloureux calice,
Qui doit de vos élus terminer le supplice...
A force de pleurer mes yeux sont obscurcis,
Maître divin, j'attends, par mes soupirs occis.

JÉSUS

Je me confie à Vous, ô mon sublime Père !
Je serai cet agneau, victime salutaire,
Qui devra satisfaire à vos courroux divins...
Mon Père, je remets mon âme entre vos mains !
Acceptez, sur la croix, l'immense sacrifice
De votre Fils aimant brisé par le supplice.

LES ANGES (chœur invisible)

A force de pleurer nos yeux sont obscurcis ;
Maître, nos cœurs souffrants, par la douleur occis,
Vous offrez notre amour, pour adoucir vos trances ;
Le ciel épuisé en vous une mer de souffrances,
Mais l'homme étant perdu, maudit par son Auteur,
Le sang seul d'un Dieu doit être son Rédempteur.
Le péché le plongeant dans la sombre misère,
Dieu lui faisait sentir le poids de sa colère,
Pourtant ce frère fut créé par votre main,
Vous l'aviez embelli de votre amour divin,
Mais, hélas ! Lucifer, l'accablant de sa rage,
Répandit dans son cœur le crime de l'outrage ;
Et l'enfer devenant son maître astucieux,
Il ne lui restait plus que le secours des cieux.
Mais le Seigneur est bon dans sa miséricorde,
Car ce secours puissant, votre bonté l'accorde...
Maître, nous adorons votre divine croix ;
Les siècles couleront, vénérant ce saint bois.
Sous ce signe puissant frémissent nos phalanges,
Et nos chœurs, en tremblant, chanteront ses louanges...
Seigneur, l'homme perdu, maudit par son Auteur,
Le sang seul d'un Dieu doit être son Rédempteur !

JÉSUS

Père, de votre Fils l'immense sacrifice
Brisera de l'enfer le perfide artifice.
(Tous sortent.)

(MARIE, JEAN ET LES SAINTES FEMMES.)

JEAN

Mère, de votre cœur le ciel voit le soupir,
Il entendra la voix de votre amour martyr.
Mais notre maître aimé, c'est le salut du monde,
Qui doit faire partout régner sa paix féconde.
Oui, mère, je comprends votre amour maternel.
Ah ! Si vous l'exhaliez, il vaincrait l'Éternel !...
Mère chérie... Hélas... En voyant vos alarmes,
Mon cœur souffrant se meurt dans une mer de larmes !

MARIE

Hélas ! vous qui passez par ce triste chemin,
Contemplez la douleur qui torture mon sein !
Mon bien-aimé, vaincu, succombant par le crime,
Où pourrais-je revoir ton visage sublime ?...
Femmes, secourez-moi, (à Jean) mon fils guide mes pas.
Je veux revoir Jésus, le presser dans mes bras...
Anges, que votre amour en ce jour me soutienne...
Est-il une douleur comparable à la mienne ?...
Brisé de désespoir, accablé de soupirs,
Mon cœur est une mer de sanglots, de martyrs !...
Éloignez-vous de moi que je pleure en silence... [France !]
Mon fils !... Hélas !... Je meurs !... Je me meurs de souff-

SAINTES FEMMES

Mère, consolez-vous... ah !... Quel funeste sort !...
Jésus, l'enfant chéri, succombant à la mort !...
Qui n'a jamais connu l'angoisse d'une mère ?
Est-il un désespoir semblable sur la terre !...
Son fils sacrifié sur un infâme bois !
Marie, ah ! répondez à nos aimantes voix.

MARIE

O Dieu puissant, mon cœur pleure et se désespère !
Je veux... je veux le voir au sommet du Calvaire !



(A suivre)

LES FIANCÉS DU HASARD

Dans l'hiver de 1869, j'habitais, avec un compatriote, une pension située rue Madison, à Chicago, où nous avions une excellente table d'hôte, autour de laquelle se rangeait, à heures fixes, une très aimable compagnie, et sur laquelle une bonne cuisinière — chose rare à cette époque dans la future métropole de l'Ouest — nous servait des petits plats que nos estomacs français n'avaient pas trop de peine à digérer.

Le soir arrivé, nous nous réunissions souvent au salon, à la douce chaleur d'un bon feu de grille ; et là, pendant que quelqu'un de nous faisait un peu de musique, nous devisions à bâtons rompus sur tout, et d'autres choses encore.

Au nombre des pensionnaires de l'établissement, et parmi les plus assidus à ces petites réunions de coin de feu — si précieuses pour ceux qui n'ont pas d'intérieur ni d'autre foyer — se trouvait un couple fort intéressant de jeunes mariés : M. et Mme Parker.

La femme, une charmante brunette de vingt et un à vingt-deux ans, très fraîche, très intelligente, très bien mise et habile musicienne, aurait pu être un ornement dans la société la plus choisie.

Pour le moment, elle se contentait d'être l'épouse très attentive — et aussi très choyée — d'un ancien lieutenant de l'armée du Nord, un jeune homme de grande distinction et d'une physionomie des plus agréables, mais que les hasards de la guerre avaient terriblement maltraité.

Il avait eu le bras gauche emporté par un biscayen, et il ne lui restait plus que deux doigts de la main droite.

Les circonstances m'avaient lié avec les deux jeunes gens, que cette particularité rendait à mes yeux tout spécialement intéressants.

Je me représentais souvent avec un étonnement assez naturel, on en conviendra, cette jeune fille si jolie, si brillante, et de famille haut placée — cela se voyait du premier coup d'œil — s'agenouillant au pied

de l'autel pour consacrer sa jeunesse et sa vie à cette bonne œuvre : consoler un pauvre infirme des injustices du sort !

Cela fleurait le roman, et je sentais là une de ces idylles du cœur d'autant plus attendrissantes qu'elles sont plus intimes et plus cachées.

Naturellement, le sujet était trop délicat pour que je permisse à ma curiosité d'y faire la moindre allusion.

Je me contentais de rendre hommage à ce bonheur qui, pour avoir ses côtés énigmatiques, n'en était pas moins réel, en y mêlant seulement la note sympathique de ma discrète admiration.

Un soir que notre petit cercle de famille s'était formé comme à l'ordinaire autour des chenets, la conversation se prit à rouler, d'une chose à l'autre, sur les phénomènes du magnétisme et les histoires de spirites et de médiums.

— A propos, fit quelqu'un de New-York, qui se trouvait avec nous ce soir-là, il paraît que vous avez ici une fameuse voyante.

— Où ça ?

— A Chicago.

— Depuis quand ?

— Je n'en sais rien ; mais elle fait parler d'elle au loin ; elle a ses annonces en permanence dans tous les grands journaux de New-York, de Philadelphie et de Boston.

— Et que fait-elle d'extraordinaire ?

— Elle fait comme toutes les voyantes, elle tire l'horoscope, prédit l'avenir, fait des mariages.

— Bah !

— Dame, c'est au moins ce qu'elle prétend.

— Et elle travaille par la poste ?

— Il paraît.

— Et les consultations sont payables d'avance, naturellement. Comment ces coquines-là peuvent-elles encore trouver des dupes ?

— La bêtise humaine, que voulez-vous !

— Le fait est qu'elle est incommensurable, la bêtise humaine.

— Il ne faudrait pourtant pas trop médire de ces voyantes, intervint Parker en souriant.

— Comment, vous croyez donc à ces thaumaturges-là, vous ? demandai-je à l'ex-lieutenant.

— Pourquoi pas ? puisque c'est à l'une d'elles que je dois mon mariage avec Miss Emma Dix, ici présente !

— Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde !

— Rien de plus vrai, fit Mme Parker elle-même ; nous devons notre mariage à une voyante de Buffalo.

Puisque la conversation prenait cette tournure, la curiosité devenait permise.

— Ma foi, dis-je enchanté de l'aubaine, puisqu'il y a un roman sous roche, mon lieutenant, nous ouvrons les oreilles et réclamons les détails. Vous nous les devez, ne serait-ce que pour confondre les incrédules comme moi.

— Je ne fais pas un mystère de la chose, reprit l'ex-soldat du Nord. L'histoire n'est pas longue, et je prie ma femme de me reprendre, si j'oubliais ou confondais quelques particularités.

En décembre 1864, au moment où la guerre de Sécession tirait à sa fin, j'appartenais au 12^e régiment d'infanterie de New-York, commandé par le colonel Sutherland.

Ce régiment faisait partie de l'héroïque armée de Sherman, qui venait de s'emparer de Savannah, après une des marches les plus savantes et les plus audacieuses dont l'histoire des guerres fasse mention.

Nous primes là un mois de repos bien gagné, avant de nous diriger sur Richmond, où, le 1^{er} avril suivant, la fatalité devait me coucher sur le champ de bataille à moitié mort et mutilé pour la vie.

Durant ces jours de loisirs, ce fut, parmi les officiers, à qui inventerait quelque nouveau truc pour tuer le temps.

Il n'y avait point d'enfantillages auxquels nous ne nous livrions pas.

C'était une course au clocher pour toutes les fumisteries, toutes les insanités qui peuvent traverser le cerveau d'une jeunesse heureuse de n'avoir plus à



TROUVEZ-VOUS QUE CELA ME RESSEMBLE, AJOUTA MME PARKER. — Page 773, col. 3

risquer sa peau à toutes les heures du jour, et avide d'aventures joyeuses.

Un matin, il nous tomba sous les yeux un journal de Cincinnati contenant l'annonce suivante :

MME D. BOTHWICK ALLAN

VOYANTE

Chambre 12, Bloc Otis, No 42, rue Jefferson, Buffalo, N.-Y.

Tout célibataire qui lui fera parvenir trois cheveux à lui, avec date de naissance et adresse, dans une enveloppe contenant en outre 50 cents en green-backs ou en timbres-poste, recevra de Mme Allan la photographie de la personne qu'il doit épouser.

- Ah ! ah ! ah !...
- Elle est bien bonne !
- Si nous écrivions ! fit en riant quelqu'un.
- C'est une idée !
- Par curiosité pure.
- Histoire de s'amuser.
- Le fait est que la somme à risquer n'est pas ruineuse.
- Pour ça, non !
- Et puis, ce sera peut-être drôle.
- Écrivons ?
- Écrivons !

Bref, deux de mes camarades et moi nous écrivîmes à la voyante en nous conformant à toutes les exigences de l'annonce, et surtout sans oublier les cinquante sous.

Et nous attendîmes.

Ce ne fut pas long.

Le retour du courrier nous apporta, quelques jours après, trois lettres contenant chacune la photographie d'une jeune fille.

Celle qui m'était dévolue ne me disait absolument rien.

Belle tournure, jolie personne ; mais... ni vue ni connue !

— Tiens, dit notre chirurgien-major — un jeune médecin de Boston, qui était mon ami — mais je connais celle-ci.

C'était la mienne.

— Possible ? fis-je tout curieux.

— Certainement je la connais ! c'est Miss Emma

Dix, de Boston ; je vous ferai faire sa connaissance quand vous voudrez ; c'est la cousine de ma femme.

— Emma Dix ! fis-je à part moi, je me souviendrai de ce nom-là.

Hélas ! ajouta le conteur avec un geste tristement significatif, quand je visitai Boston, deux ans après, dans l'état où vous me voyez, je ne songeais guère à mettre la destinée en demeure de remplir la promesse qu'elle m'avait faite.

Le nom d'Emma Dix était depuis longtemps relégué, avec la photographie, dans le recoin des souvenirs sans conséquence — comme ces vieux livres dont on a lu le titre par hasard, qui n'ont aucun intérêt pour vous, et dont on ne songe même pas à feuilleter la préface.

— Pourtant, je mentirais si j'affirmais que je ne treussais pas un peu, lorsque j'entendis mon ancien camarade me dire tout joyeusement :

— Eh bien, vous vous rappelez ? La cousine de ma femme ; je lui ai assez parlé de vous, allez !

— Que voulez-vous dire ? fis-je hypocritement.

— Vous ne vous souvenez pas ?

— Non !

Je mentais comme un arracheur de dents, vous comprenez.

— Comment, insista mon ancien camarade, vous ne vous souvenez pas d'Emma Dix, dont la voyante de Buffalo vous a envoyé la photographie à Savannah ? La jeune fille que vous devez épouser, enfin !

— Ah ! fis-je, en effet, je me rappelle quelque chose de ce genre là, vaguement ; mais il ne faut pas faire de plaisanteries sur ce sujet, n'est-ce pas ?

— Qu'appellez-vous plaisanteries ? Je ne plaisante point. Elle brûle de vous connaître ; et je tiens à vous présenter. Et tenez, parbleu ! cela tombe bien, car la voici !

Au même instant, la porte du salon s'ouvrait, et laissait passer la femme de mon ami, avec Miss Emma Dix, qui, en entendant mon nom, rougit un peu, comme c'était son devoir, et laissa tomber sur le pauvre invalide un regard affectueux qui ne s'est jamais démenti depuis.

Et maintenant, conclua l'ami Parker, n'ai-je pas un peu raison de prétendre qu'il ne faut pas trop médire des tireuses d'horoscope ?

— L'histoire est vraiment jolie, fis-je, en repassant dans ma mémoire quelques-unes des suppositions qui m'avaient déjà roulé dans la tête en présence de ces deux époux si étrangement assortis ; et vous avez conservé ce portrait, sans doute ?

La jeune femme ne fit qu'un bond du salon à sa chambre à coucher, et revint un instant après avec une carte photographique à la main, en nous disant :

— Le voici, messieurs.

Nous nous approchâmes pour examiner avec curiosité.

— Trouvez-vous que cela me ressemble beaucoup ? ajouta Mme Parker avec un sourire quelque peu énigmatique.

— Oui, oui, certainement ! s'écria-t-on à la ronde.

— Oui, sans doute, remarquai-je à mon tour ; et pourtant... attendez... Plus j'examine avec attention, et plus je trouve à cette ressemblance quelque chose de vague... d'indécis... on serait tenté de dire d'étranger, malgré la bizarrerie de l'expression. Tenez, si je ne savais pas Mme Parker fille unique, je croirais à une sœur... plus âgée... Qu'en dites-vous ?

— C'est ma foi vrai, dit quelqu'un.

— C'est aussi mon avis, fit un autre.

Mme Parker souriait toujours avec ses belles dents blanches.

— La chose est bien facile à expliquer, dit-elle enfin, en parlant avec lenteur et en accentuant chaque syllabe, ce n'est pas Emma Dix qui a posé pour cette photographie.

— Que voulez-vous dire ?

— Que cette photographie n'est pas de moi.

— Pas de vous ?

— Nullement ; elle a été prise à Buffalo, comme vous voyez ; or, je n'ai jamais mis le pied dans cette ville.

— Mais de qui est-elle donc ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien ! mais alors !...

— Mais alors... C'est bien ce qui fait le côté curieux de l'histoire !

Et la ravissante jeune femme alla déposer un affectueux baiser sur le front de son mari, qui n'en parut pas plus offensé qu'il ne fallait.

Louise Frichette

LÉGENDES HONGROISES

LES OISEAUX

Lorsque la troupe d'hommes armés d'épées et de bâtons cherchaient Notre-Seigneur pour le livrer à ses bourreaux, Jésus était dans un bois. Ses persécuteurs ne la trouvaient pas et pourtant une alouette semblait leur indiquer le chemin ; mais elle les conduisait dans une direction tout opposée à celle que suivait le Sauveur. Une caille voyant ce qui se passait, se mit à dire : " il est là, il est là. " Le vanneau renchérit en disant : " il se sauve, il se sauve. " Et la tourterelle elle-même ajouta : " Dans le buisson, dans le buisson ". Les hommes armés purent ainsi s'emparer de Jésus qui laissa tomber un regard de reproche sur les oiseaux qui l'avaient trahi.

La caille pour avoir dit : " il est là " ne peut s'élever dans les airs et doit se borner à voleter dans les sillons ; le vanneau, pour avoir trahi, est condamné à ne pas quitter les endroits bas et à vivre au milieu des marais, dans les joncs et les roseaux, tandis que la tourterelle pour avoir dit : " Dans le buisson " y passe son existence en gémissant et sans s'élever au-dessus des arbustes.

Mais l'alouette qui voulait écarter les persécuteurs fut bénie : elle vole au plus haut des airs et seule, elle chante pendant son vol.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.

NOS GRAVURES

LA FÊTE DE L'UNION ST-JOSEPH

Parmi les excellentes sociétés de Montréal, nous citerons celle de St-Joseph, dont le local se trouve rue Ste-Catherine.

Le dimanche, 20 mars, cette société si remarquable par sa vraie charité—autre chose que la philanthropie, croyez-le bien—célébra la fête de son glorieux patron, et la célébra avec une pompe grandiose.

Nous voyons, en effet, figurer parmi ceux qui ont pris part à la procession de son local jusqu'à la cathédrale, les noms les plus aimés du public canadien-français de Montréal : S. H. M. R. Préfontaine, maire de la ville ; MM. Caumartin, président de l'Union St-Pierre ; Grothé, président de la société des Artisans ; DesCarries, représentant de l'Alliance Nationale ; Limoges, président de l'Union St-Vincent, des échevins, etc.

Mgr Bruchési voulut donner lui-même plus d'éclat à cette démonstration, et, dès la grand'messe, adressait quelques paroles émues à l'Union St-Joseph, la



M. A. PRUD'HOMME

recommandant comme éminemment catholique et canadienne : que pourrions-nous ajouter de plus ?

Sous l'impulsion énergique de son dévoué président, M. Alexandre Prud'homme, dont nous publions le portrait, elle marche vers une réelle époque de gloire que l'on peut augurer de son succès même au 20 mars.

M. Alexandre Prud'homme, né à St-Laurent, a fait son cours commercial au collège de sa paroisse natale—collège où nous comptons tant d'amis pleins de bienveillance, de collaborateurs distingués.—Il établit par la suite un beau magasin de fer à Montréal : travailleur énergique, commençant probe et intègre, il a acquis, non seulement une belle aisance (ce qui peut arriver à beaucoup), mais l'estime et la considération de tous ceux qui sont en rapport avec lui. On avouera que ceci vaut infiniment mieux que cela.

Le dessin que nous publions de la procession de l'Union, a été exécuté par un de nos artistes canadiens-français, M. A. Bayard, récemment arrivé de Chicago.

M. LE COMTE ALBERT DE MUN

M. le comte Albert de Mun, reçu par M. le comte d'Haussonville, a pris solennellement séance à l'Académie française, le 10 mars, où il hérite du fauteuil de M. Jules Simon.

Le nouvel académicien n'est point un écrivain, il ne possède pas le bagage littéraire de son prédécesseur, mais si différents que soient sous bien des rapports ces deux hommes d'élite, il existe entre eux plus d'une analogie, par où le choix de la Compagnie ne laisse pas d'être curieux et d'offrir aux amateurs de parallèles un thème à rapprochements ingénieux et à contrastes pi-

quants. Jules Simon appartenait à ce que l'on a nommé "l'aristocratie républicaine."—M. le comte de Mun appartient à l'aristocratie de race ; Jules Simon était un philosophe spiritualiste.—M. de Mun est un croyant chrétien ; Jules Simon fut qualifié "d'évêque laïque."—M. de Mun est un prédicateur catholique en redingote ; tous deux enfin se sont rencontrés dans les batailles politiques du Parlement, et tous deux ont honoré la tribune de leur éloquence... Or, c'est au titre d'orateur—d'orateur du parti catholique—que l'ancien député du Morbihan, aujourd'hui député du Finistère, est appelé à la succession académique d'un des plus éminents orateurs du parti républicain conservateur.

Sa biographie est bien connue. On sait qu'en 1875 le capitaine de cuirassiers abandonna la carrière militaire pour la carrière parlementaire, et que, après des luttes vaines en faveur d'une restauration monarchique, il est devenu le créateur et le propagateur du socialisme chrétien.

Gambetta lui-même comparait M. de Mun à Montalembert. Que la comparaison soit juste ou non, l'Académie, en accueillant le leader catholique d'aujourd'hui, ne saurait encourir le reproche d'avoir fait une recrue banale.

L'ATTENTAT CONTRE LE ROI DE GRÈCE

Il était cinq heures du soir ; Georges Ier revenait de Phalère, en landeau découvert, avec la princesse Marie, sa fille. Les promeneurs arrivaient à l'endroit où l'on aperçoit, au fond, la colline où s'élève le monument de Philopappos, quand deux individus, cachés dans un fossé, se dressèrent brusquement devant la voiture, armés de fusils. Tandis que l'un des assaillants, debout, criait : "Arrêtez-vous, Majesté !" le roi, se levant précipitamment, protégeait de son corps la princesse Marie, et, brandissant sa canne, intimait à ces hommes l'ordre de s'éloigner. L'autre assaillant, se mettant alors à genoux sur la route, épaula son fusil et visa le souverain. Deux coups de feu furent tirés ; mais, quoique la distance fût à peine de vingt pas, l'assassin, dont la main tremblait, manqua son but. L'une des balles frappa peu grièvement un des chevaux ; la seconde atteignit légèrement à la jambe un piqueur. Le cocher enleva ses bêtes qui prirent le galop, pendant qu'une série de coups de feu retentissaient derrière l'équipage royal.

Jusqu'à présent, la police n'a réussi à mettre la main que sur un des auteurs de l'attentat. C'est un nommé Karditzi, ancien sous-officier, employé subalterne à la mairie d'Athènes.

LES "VINGT ANS" DU MOINE

Dans le cours du mois dernier, Léon XIII écrivait ses *Extrema Vota*.

Le vénérable Pontife croit que sa fin approche. Il se confie à Dieu et à la Vierge sans tache—pensant maintenant à son propre salut.

En effet tout semble annoncer que la mort est proche ; quatre-vingt-huit années ont passé sur sa tête et y ont laissé de blancs flocons que le soleil du printemps ne fondra pas. Chacune de ces années a apporté, en se retirant, quelque peu de cette force juvénile que rien ne peut remplacer. Et puis, c'est en l'an 1898 que doit avoir lieu le grand coup, prédit il y a vingt ans.

En mars 1892, Notre Très Saint Père demandait à son médecin si sa constitution lui permettait de vivre encore quelque temps. Après un examen assez sérieux, celui-ci répondit que sans maladie imprévue, il vivrait encore cinq ou six ans.

Léon XIII crut d'autant plus son médecin, que sa réponse s'accordait parfaitement avec une prophétie d'un jeune moine franciscain. Cette prédiction remonte au temps du couronnement.

L'élection venait d'avoir lieu, et les cardinaux l'annonçaient à tous leurs amis. Un d'entre eux se rendit chez les Pères Franciscains et leur nomma le successeur de Pie IX—Joachim Pecci. Comme dans tous les cas semblables, il y avait du pour et du contre. Les uns le trouvaient trop âgé ; d'autres croyaient que sa

santé ne résisterait pas. Et que sais-je ? Une foule de réflexions innocentes arrivaient de tous bords et de tous côtés.

Pendant, un jeune frère ne prenait aucune part à ce bavardage et se tenait à l'écart. Au moment où la conversation semblait le plus animée, il s'avança de quelques pas, promena doucement la vue sur ceux qui l'entouraient, puis leur dit :

"Le cardinal Pecci occupera le siège de Saint-Pierre pendant vingt ans. Son pontificat sera l'un des plus célèbres !"

On ne prêta guère d'attention à ces paroles. Mais cette prédiction s'est accréditée à mesure que le règne de Léon se prolongeait.

Les ans ont coulé doucement sans altérer sa santé, et cependant, la dernière partie de la prophétie s'est réalisée.

Léon a conduit la barque de Pierre avec vigueur et sûreté. Il a pris le gouvernail dans un temps difficile et... tout marche bien. Il a dû, parfois, passer par des routes étroites et tortueuses, mais il n'a laissé aucun lambeau aux ronces du chemin. Les loups ravisseurs n'ont pu pénétrer dans la bergerie qu'il gardait. Il s'est fait aimer et respecter. Catholiques et protestants, francs-maçons et libres-penseurs, tous reconnaissent sa sagesse et sa diplomatie.

Ce pontife n'a pas seulement veillé sur ses troupeaux ; il a travaillé à en augmenter le nombre. Il a fait des efforts inouïs pour ramener les schismatiques grecs et autres. Son règne fut brillant, et, il a déjà duré vingt ans.

Notre Saint Père croit que tout est fini. Il croit à la prédiction.

Le moine avait dit vingt ans. Pas moins, mais peut-être plus. Nous espérons que Dieu n'appellera pas son serviteur encore maintenant, quoiqu'il le mérite, nous n'en doutons pas. Léon veillera encore sur ses chères brebis et verra son vingt-cinquième !

Pendant ce temps, les anges continueront de recueillir les prières et les vœux de ses sujets. Ils ajouteront un nouveau fleuron à sa couronne d'immortel et d'élu de la Céleste Cité.

Abbé H.-A. V.

Acadie, mars 1898.

DÉBACLE

RÉMINISCENCE QUI BIENTOT NE LE SERA PLUS

Des bruits sourds et continus faisaient pressentir le travail de la nature, des craquements sinistres annonçaient le départ prochain de la glace, et des petites mares d'eau que l'on voyait éparses çà et là sur la couche durcie qui couvrait le fleuve, donnaient un avant-goût des plaisirs de l'été. Ce n'était pas encore le renouveau tant chanté par les poètes, mais c'était un temps mitoyen, si je puis m'exprimer ainsi, c'était une transition entre l'hiver et le printemps.

La terre—dans les campagnes, du moins,—conservait son blanc manteau, mais de jour en jour, l'on sentait croître la chaleur du soleil, de jour en jour cet astre devenait plus brillant et plus beau ; ce n'était pas encore la vie, mais déjà ce n'était plus la mort.

Depuis quelques jours, on ne parlait que de la glace. "V'a-t-elle partir aujourd'hui ? Partira-t-elle cette nuit ? Causera-t-elle une inondation ?" et tant d'autres questions que tous connaissent pour les avoir posées, ou pour y avoir répondu—tant bien que mal—très souvent.

Mais le fleuve, comme pour se jouer des curieux, semblait retarder à plaisir le moment où, rejetant toute entrave, il se montrerait libre et grand comme nous le connaissons, comme nous l'aimons.

Ce jour-là, les bruits avaient été plus forts, les craquements plus sinistres, les masses d'eau avaient grandi encore plus vite que les jours précédents, de larges fissures s'ouvraient à chaque instant dans la glace, minée constamment par l'eau qu'elle emprisonnait.

Entre les deux rives, il avait fallu interrompre toute communication.

Les maisons bordant le rivage étaient bondées de curieux ; les fenêtres semblaient avoir changé d'office et ne pouvaient servir que comme postes d'observation.

Enfin, "à la brunante," un bruit comme une pièce d'artillerie donna le signal.

Aussitôt, toute la plaine de glace se mit en mouvement, et en quelques minutes le fleuve changea vingt fois d'aspect.

Ici s'élevait une montagne de glace ; au même instant une autre, qui n'avait que quelques moments d'existence s'effondrait et retraits dans les eaux du fleuve ; là, un glaçon se séparait d'un autre plus grand et s'en allait à la dérive.

Parfois, il en rencontrait un autre, suivant aussi le courant.

Les deux débris de glace s'étaient heurtés, et au milieu d'une trombe d'eau causée par leur choc, ils s'étaient de nouveau réduits en mille glaçons, paillettes par leur grosseur, et qui reflétaient, non pas les derniers feux du jour, mais le clair sombre qui flotait partout dans la nature.

Enfin, les bruits se turent, les chocs cessèrent, les vagues ne grondèrent plus, la dérive finit, et notre beau Saint-Laurent roula paisiblement ses eaux tantôt bleues, tantôt vertes, comme il le devait faire tout l'été.

La débacle était finie.

B.-H. SÉGUIN.

Montréal, 1897.

"FIAT VOLUNTAS !"

A la mémoire d'un de mes amis intimes

Mort ! me dites-vous encore ; il vient de mourir ! Mon Dieu ! est-ce possible ? Lui, si jeune et si beau, il nous aurait laissés !... laissés pour ne plus revenir ! Il serait parti !... parti à vingt et un ans, le regard encore tout rempli d'une douce extase ; les yeux tournés vers un horizon où brillaient les plus belles espérances ; à vingt et un ans, c'est-à-dire à l'âge où l'on voit se gonfler sa poitrine, sous les mille émotions qui l'agitent ; au moment où l'on commence à se sentir vivre ; où le cœur, tout palpitant, s'attache, avec délice, à tout ce qui peut lui sembler un idéal ; à l'heure où l'âme, vibrant au moindre souffle, n'a pas encore failli sur la route que tout homme doit parcourir, triste et pensif.

Comment ! il aurait, faible oiseau, à peine déployé son aile, que le Sort, cruel vautour, l'aurait frappé sans merci, et, comme ces fleurs languissantes que l'on voit pâlir, puis se pencher lentement vers la terre, faute d'un peu d'eau, il serait parti parce que son pauvre cœur ne pouvait plus battre !...

Non ! non ! Ce n'est possible, cela ; vous avez dû vous tromper.—Voyant, de ses lèvres, disparaître le sourire, vous avez cru qu'avec lui s'était envolée son âme, sans songer que le soleil, lui aussi, décline le soir, mais pour revenir plus splendide et plus radieux, le lendemain ; sans songer qu'il y a des plantes qui meurent avec le dernier rayon lumineux, mais qui se relèvent, ensuite, plus belles que jamais. Vous avez dû vous tromper, car, j'ai peine à croire que la tombe soit si proche du berceau, et, qu'après avoir fait quelques pas dans la vie, l'enfant devenu jeune homme, soudain puisse ainsi se heurter contre une pierre tumulaire, et rouler, inanimé, au fond d'une fosse, ce noir abîme où règne un épouvantable mystère.—Vous avez dû vous tromper... Et cependant, qu'entends-je, ô mon Dieu ! —Quel est, d'ans l'air, cette mélancolique plainte dont la frémissante note vient, dans mon esprit, jeter de sinistres pressentiments ?—Écoutez !... c'est peut-être le vent qui gémit.—Hélas ! non ; pourquoi me cacherais-je la vérité ?—C'est la voix de l'airain sacré, qui vient toute tremblante, me dire :—C'est lui, ton ami, qui s'en va !—Ainsi, il est donc b'en vrai que tu nous as quittés ! Ne restait-il donc plus rien, sur la terre, que tu eusses pu regarder comme le plaisir, sinon le bonheur ? Pourquoi n'as-tu pas attendu un peu encore ? N'as-tu pas vu comme le soleil est radieux, à présent ? —Tous les jours il agrandit sa course, au-dessus de nos têtes ; dans quelques semaines, dans un mois, re-

naîtra le printemps ; et le printemps, c'est l'amour dans les nids, le tressaillement dans les arbres ; c'est la vie dans les fleurs, le mystère dans tous ce qui palpite ; le printemps ! mais, c'est le frisson dans la nature entière.—Toi-même, j'en suis sûr, avec les doux zéphyrus, tu serais revenu plein de force et de santé ; tandis que, maintenant, c'est fini !... fini pour toujours, car les roses dont la tige est cassée tombent, mais jamais ne se relèvent.—

Pauvre enfant ! tu es parti et n'as laissé que le deuil derrière toi. Ne voyais-tu donc pas, près de ton chevet, ta mère en pleurs, tes parents, tes amis, qui regardaient d'un air attendri, ton visage défiguré par la souffrance ?—Et tu t'en es allé malgré les abondantes larmes de ceux qui voulaient te retenir, un sourire, le dernier sur tes lèvres, l'espoir dans les yeux comme un homme sous l'empire d'un divin rêve !

Tu pensais, sans doute, que la vie c'est bien peu de chose ; qu'un rien peut la briser ; toi qui n'avais pas encore connu la fange ; toi qui gardais toujours

intacte la foi pure et sainte, tu t'es dis que là-haut, près de Dieu, chantent les anges et, pour aller les rejoindre dans un doux ravissement, soudain, ton âme s'est envolée !

Maintenant, parents bien-aimés, et vous tous, ses amis, ne pleurez plus...

Cloches bénies, cessez ce lugubre tintement...

Silence terre ! Car c'est un de tes enfants que, bientôt, tu vas recevoir...

Et vous, cieux ! ouvrez, je vous en conjure ! ouvrez vite à la blanche colombe.

JULES-E. ROBITAILLE.

Québec, mars 1898.

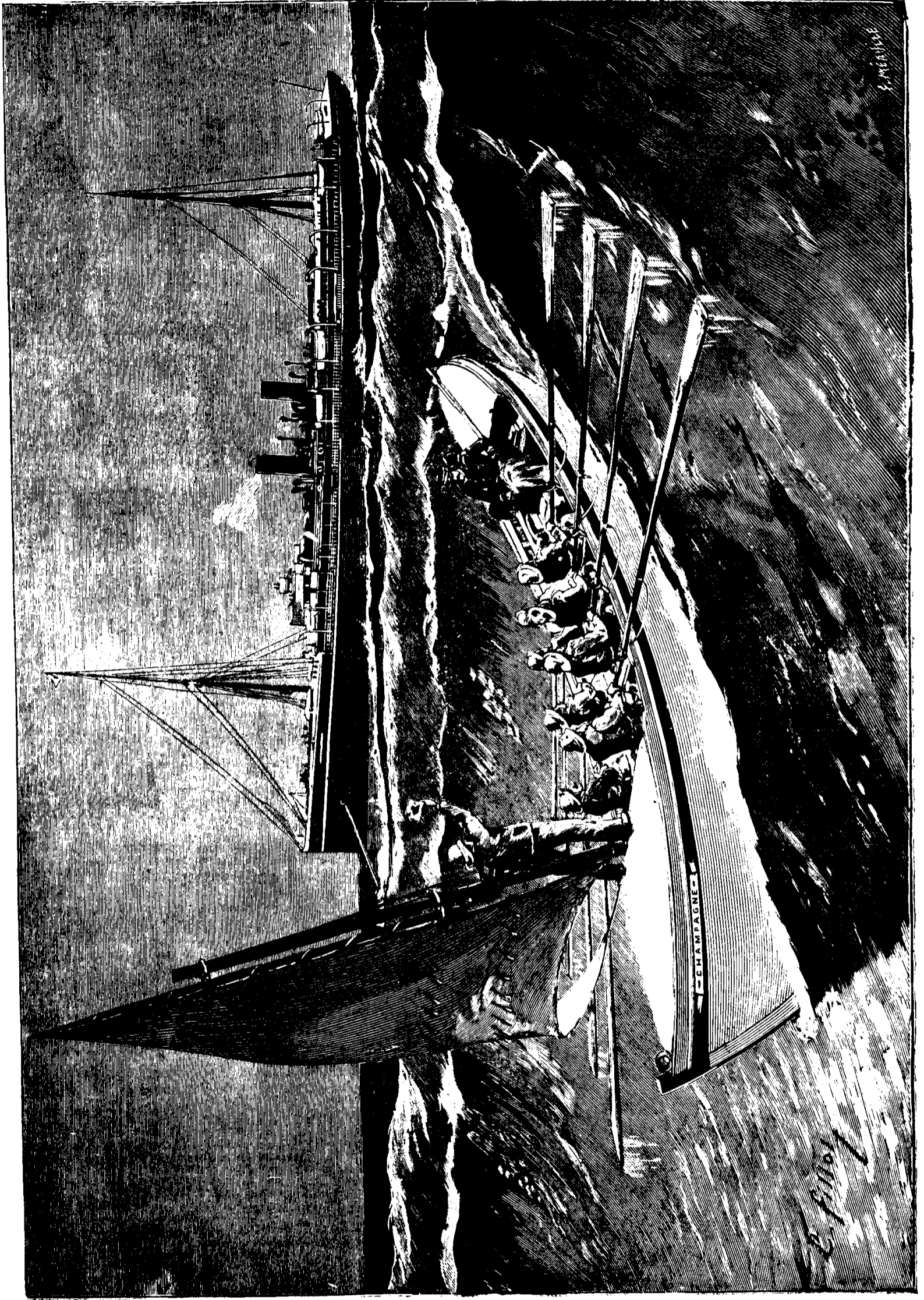
Nos sœurs, les "femmes nouvelles," n'ont pu encore faire que la vraie sphère de la vie de la femme ne reste le mariage et la maternité.—Mme LOUISE GRISWOLD.



M. LE COMTE ALBERT DE MUN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TENTATIVE D'ASSASSINAT CONTRE LE ROI DE GRECE



LES HÉROÏQUES MATELOTS DU TRANSATLANTIQUE FRANÇAIS "LA CHAMPAGNE"

MADEMOISELLE PULCHÉRIE

Oui, je l'avoue, le cœur me battait un peu, quand, par un beau soir de mai, je me présentai à la porte de M. Célestin. Car après tout, un maire est toujours un maire ; et cette Mlle Pulchérie, l'unique entretien des commères de l'endroit, j'allais donc la voir, là, devant moi ! — Brrr !...

Justement, mademoiselle était au piano ; des rou-lades langoureuses m'arrivaient pas bouffées à travers les persiennes closes ; on eût dit les derniers trilles d'un rossignol qu'on étrangle !

Je sonne : le piano se tait, mon cœur se débat follement dans ma poitrine ; la porte s'ouvre :

— Ah ! tiens, tiens, mon jeune ami ; bien aimable de venir nous faire visite ; me dit le brave M. Célestin, en me tapant sur l'épaule. Mais passez donc au salon, sacrebleu !

Et unissant l'exemple au précepte, il entre le premier et s'assoit sans façon.

— Et puis, tout le monde est bien à la maison ! Avez-vous des nouvelles de votre famille ?

Pendant ce temps, debout à quelques pas, froide et digne, rigide comme une matrone romaine, Mlle Pulchérie attendait !...

Elle attendait que son vénéré père fit les présentations d'usage.

— Et votre frère, comment trouve-t-il la "business" ? Les temps sont-ils bien "dull" ?

Une petite toux sec retentit : Hum ! hum !

— Vous ennuyez-vous beaucoup du pays ? Quand comptez-vous retourner ?

— Mais papa ! dit enfin une voix impatientée.

— Ah ! sacrebleu ! J'oubliais, M. Henri, ma fille Pulchérie !

Ces simples mots avaient-ils mis en mouvement un ressort électrique ? Voilà que des hauteurs où elle planait, la tête de Mlle Pulchérie s'abaisse presque jusqu'à terre ; son long corps, fait en perpendiculaire, se transforme soudain en angle aigu ; et jaillissant en bissectrice, une main fanée, jaune, ratatinée, se dirige vers moi, tandis qu'un bourdonnement éraillé m'agace les oreilles.

Si profonde était la révérence et si longue la harangue, que j'étais à bout de ressources depuis longtemps, lorsqu'enfin le susurrement cessa, et la tête regagna ses hauteurs familières.

On s'assit.

La grave affaire, me direz-vous : s'asseoir. Mais tout le monde s'assoit, au moins vingt fois par jour ! Sans compter ceux qui passent leurs journées assis : c'est que vous n'avez jamais vu s'asseoir Mlle Pulchérie. Oh ! c'était toute une besogne !

Il lui fallait d'abord veiller au maintien de sa dignité, à la conservation de sa raideur ; puis il lui fallait saisir élégamment sa jupe et la replier sur ses genoux, pour ne pas trop froisser le beau jupon blanc, pour ne pas chiffonner les jolies dentelles, pour ne pas déranger les gentils rubans.

Et songez que, pendant tout ce temps, le cou de Mlle Pulchérie, emprisonné dans son faux-col monumental, l'empêchait de surveiller la manœuvre ! Enfin, il lui fallait choisir une position distinguée pour les mains, une position élégante pour les pieds, donner aux manches bouffantes une forme arrondie, comme un jambon de Pâques ; remettre en ordre les falbalas folichons... et Mlle Pulchérie était assise.

La conversation s'engagea.

Sur quoi ?

Il ne faut pas connaître M. Célestin pour me faire une pareille question !

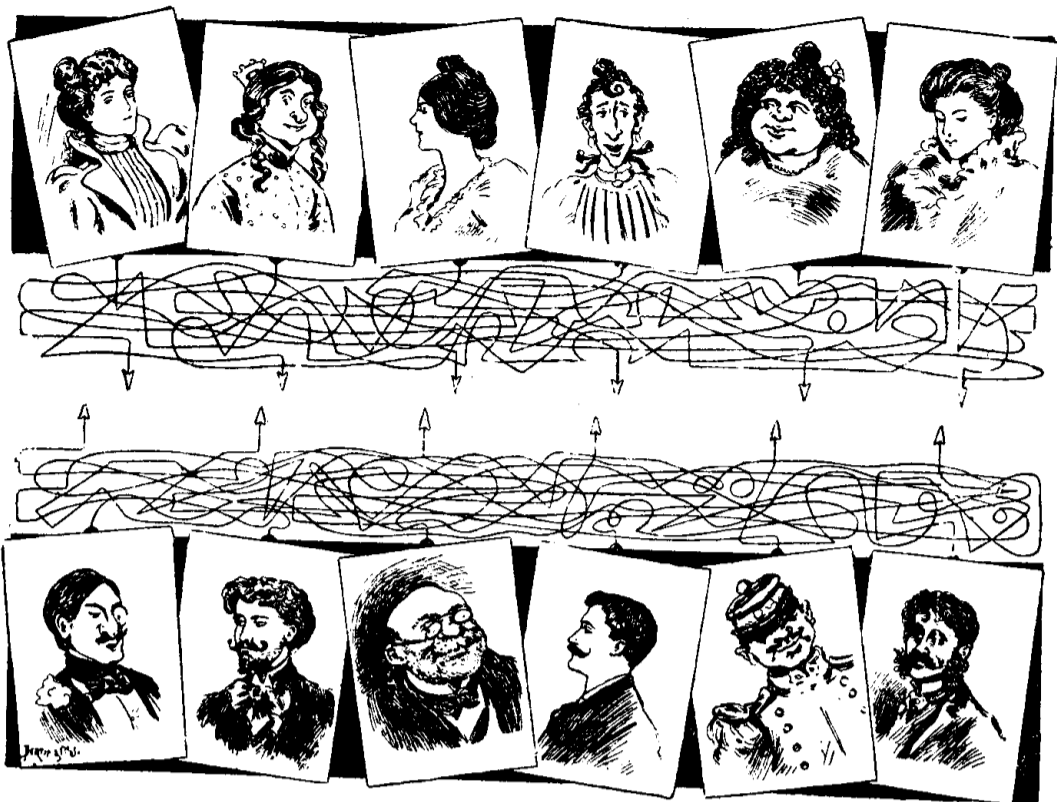
Eh ! sur la politique, parbleu ! En cinq minutes, je sus que M. Célestin était conservateur au Canada, démocrate aux Etats-Unis, et surtout grand admirateur de Bryan, l'ami du peuple, l'homme aux larges idées, l'orateur incomparable, le dieu du dix-neuvième siècle.

— Tenez, s'écria le brave homme, écoutez-moi ça un peu !

Et, tirant un journal de sa poche, il entama la lecture d'un des principaux discours du chef argentiste.

M. Célestin savait sans doute qu'on doit lire comme on parle : il lisait aussi mal qu'il parlait.

LA GRANDE LOTERIE



Voici une petite distraction que nous publions pour permettre aux jeunes filles et aux jeunes gens de trouver une réponse à cette question palpitante : Comment sera la personne que j'épouserai ?

Pour le savoir, il suffit de choisir, parmi les têtes qui figurent dans le dessin, celle qui représente la personne qui paraît le mieux nous convenir. Ceci fait, l'on part de l'extrémité de la flèche qui se trouve devant de la personne qu'on épousera en réalité.

De cette façon, chacun sera fixé sur l'extérieur de celui ou de celle qui partagera son existence. Le système est infaillible, paraît-il.

Heureusement, ce ne fut pas long ; car trouvant peut-être que cela prenait plus de temps à écouter à deux, il laissa dégénérer sa lecture en bredouillement, et la continua enfin à voix basse.

Nous étions donc là, seul à seul — le bonhomme lisait, — graves, silencieux !

Terrible tête à tête !

Je regardai autour de moi : tout invitait à l'amour ; sur le piano un groupe de Cupidons moqueurs, se bousculant, se poursuivant, riant, se dandinant ; plus loin, un beau tableau : première lettre d'amour ; là-bas, c'était les baisers enfiévrés d'un amant partant pour la guerre.

Que se passa-t-il alors, dans nos jeunes cœurs ? — Dans le sien, Dieu seul le sait ; dans le mien... Je ne m'en souviens pas.

Le silence devenait embarrassant.

— Mademoiselle, lui dis-je, n'est-ce pas que nous avons un temps superbe ?

— Magnifique, monsieur.

Nouveau silence.

Soudain un bruit rauque, étrange, vint frapper mon oreille : c'était le nez de monsieur le maire qui entonnait son hymne de la nuit !

Mlle Pulchérie était devenue rêveuse :

— Monsieur, vous ennuyez-vous beaucoup de votre pays ?

— Dame ! un peu, vous comprenez !

— Vous devez trouver beaucoup de différence entre les jeunes filles de par ici, et celles de Montréal ?

— Si j'en ai trouvé jusqu'à ce jour, croyez bien que je n'en vois aucune ce soir !

Dieu me pardonne cet affreux mensonge ! Mlle Pulchérie était devenue plus rêveuse encore ; et c'était un spectacle saisissant que cette rêverie de jeune fille bercée par les accords du nez paternel.

— Monsieur, commença-t-elle d'une voix élégiaque, quand vous serez au milieu de votre famille, aurez-vous quelquefois un souvenir pour vos amis de par ici ? Songez-vous que votre départ va faire un vide immense dans notre ville ?

Mlle Pulchérie se recueillit... moi, je commençais à m'ennuyer.

— Vous le savez sans doute, il y a des âmes à qui il suffit d'un seul soir, pour entrevoir le bonheur ; et qui une fois ce bonheur entrevu, ne se consolent jamais de sa perte.

Elle s'animait, Mlle Pulchérie !

— Oui, vous avez passé comme un météore ; et cependant, il se peut que vous ayez causé des blessures profondes, il se peut que votre départ soit pour certains cœurs le coup fatal dont ils ne guériront jamais.

J'eus peur ; et, l'interrompant brusquement :

— Mademoiselle, jamais je n'oublierai mon séjour dans cette ville, et parmi les bons souvenirs que j'en rapporte, le plus profond comme le plus doux est celui de ma veillée de ce soir !

Elle eut un gros soupir.

— Oh ! si c'était vrai !

Elle était fille à le croire.

— Et maintenant, auriez-vous la bonté de me faire un peu de musique ?

Mlle Pulchérie se leva, toujours raide, toujours digne. Pendant quelque temps, ses doigts prirent leurs ébats sur le clavier, puis elle entonna

Mignon sur la rive étrangère.

Les premiers mots eurent un succès prodigieux. Monsieur le maire bondit de son siège, l'œil hagard, effaré, puis se rassit souriant... il avait compris. Mais ce fut le peuple mouche endormi au plafond qui eut une peur atroce.

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce vacarme ? se demandaient les plus jeunes. Pourquoi ces cris, ces hurlements ? Mlle Pulchérie est-elle malade, pour se lamenter ainsi ? Monsieur le maire est-il mort ? Le feu est-il à la maison ? Sauvons-nous.

— Taisez-vous donc, jeunes pimbèches, dit une vieille bonne femme de mouche, vous n'entendez rien aux beaux-arts ! C'est Mlle Pulchérie qui chante Mignon.

Et de fait, c'était Mlle Pulchérie qui chantait Mignon.

Moi, qui m'étais si souvent demandé quel duo pouvaient bien chanter nos matous quand ils luttent pour l'empire d'une gouttière, avec leurs éclats de voix si

terribles qu'on les prendrait pour des blasphèmes, suivis de notes tristes comme la plainte d'une âme en peine ! Eh ! bien, c'est *Mignon*, le *Mignon* de Mlle Pulchérie que chantent ces virtuoses !

Ame d'Ambroise Thomas, s'il est vrai que les esprits des poètes et des musiciens voltigent dans les nues, pour produire ces concerts mystérieux qui nous charment, dans les beaux soirs d'été, fuyez, ah ! fuyez les rives inhospitalières de T..., car vous emporteriez jusque dans les sacrés parvis une tristesse que les harpes des chérubins ne pourraient jamais guérir.

Fort heureusement qu'il m'a été donné d'entendre, par la suite, "Mignon" chanté par une voix qui eût fait les délices d'Ambroise Thomas lui-même.

Toute torture a une fin, et le chant de Mlle Pulchérie en eut une aussi.

Il était temps !

A peine le dernier mot se fut-il éteint dans un dernier soupir, que je demandai mon chapeau.

— Mais il n'est pas tard, me dit Mlle Pulchérie.

— Vous partez déjà ? reprit M. Célestin.

Je n'étais pas de force à affronter encore une romance : je tins bon.

Après quelques instants de pourparlers, eux affirmant que ma présence leur était très agréable ; moi, soutenant mordicus, que je les gênais, on me rendit mon chapeau, et je pus sortir.

Ouf ! que l'air de la rue était bon !

Trois mois plus tard, je reçus d'un mien ami de là-bas, cette nouvelle renversante :

Monsieur D... épouse, mardi prochain, les vingt mille dollars de Mlle Pulchérie !

Vive Dieu ! notre siècle produit encore des héros !

Emery, Beaulieu;

RECTIFICATION

Nos lecteurs se sont aperçus que, dans l'article paru dans notre numéro du 26 mars, portant le titre : "Je me souviens," une erreur a fait mettre au bas de la photographie de la Révde Mère *Ste-Hélène*, le nom de Mère *Ste-Thérèse*.

Il est aisé de voir qu'il s'agit de la Mère *Ste-Hélène*. Nous avons tenu à rectifier.

NOUVEAU CHEVALIER DE PIE IX

C'est avec la plus grande joie que nous avons appris la nomination au titre de Chevalier de l'Ordre de Pie IX, de notre excellent ami et compagnon d'armes, M. Lucien Forget, greffier de la cour du Recorder à Montréal. C'est avec bonheur que nous lui offrons nos plus vives, nos plus cordiales félicitations : l'honneur fait à un de nos zouaves, rejaillit sur tout le régiment.

FIRMIN PICARD.

ECOLE LITTÉRAIRE

C'est le 18 du mois courant, qu'ont eu lieu, au Château de Ramezay, les élections semi-annuelles de l'École, avec le résultat suivant : Président : Germain Beaulieu, avocat ; Vice-président : Firmin Picard, journaliste ; Secrétaire : E.-Z. Massicotte, avocat ; Trésorier : L.-J. Béliveau, libraire. Plusieurs discours ont été prononcés et nos jeunes littérateurs canadiens promettent de faire de l'École Littéraire, durant l'année actuelle, une de nos institutions des plus en vue. Prochainement sera donnée une série de conférences publiques qui seront bien appréciées du public, nous n'en doutons pas.

Tous les hommes ne sont pas plus d'infects gredins, de sombres crapules, que toutes les femmes ne sont des martyres et des saintes.—Mme MARNIÈRE.

PAUVRE CÉCILE

Cécile est debout dans son boudoir, dont robes et chapeaux, journaux de modes et coiffures forment les quatre points cardinaux.

Pauvre jeune fille ! elle avait ouvert son intelligence à la *futilité*—son cœur à de *vagues rêveries*—et sans avoir encore peut-être directement chassé le bon Dieu de son âme, elle ne savait plus le voir comme autrefois : le *Maître*, le *Père*, l'*Ami*.

Tout le monde autour d'elle souffrait de ce quelque chose de froid, de pénible, d'indéfinissable que sa présence apportait... même sa mère, qui se contentait de prier et de pleurer.

Que s'échappet-il donc du cœur et de l'âme quand le bon Dieu n'y règne plus en maître ?

Pourquoi ?

Ce jour-là, devant une glace, Cécile étudiait ses poses, ses sourires, ses saluts, et la grâce que telle ou telle manière d'être pouvait donner à ses traits.

Dans le salon, à côté, plusieurs visiteurs du grand monde causaient avec son père ; elle le savait et s'attendait à être appelée.

Tout-à-coup, elle entendit les paroles suivantes, plus douces à sa vanité que la plus délicieuse harmonie, échangées entre son père et l'un de ceux qui étaient là :

— Elle est vraiment bien belle, et c'est un trésor que vous avez.

— Monsieur le comte, il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge, mais je suis de votre avis.

— Quel regard plein de douceur et de fierté ! Comme elle porte bien la tête quand elle marche ! Comme l'ensemble de son allure est bien proportionné !

Figurez-vous Cécile cherchant dans la glace la vérité de ces éloges—donnant à son regard tour à tour et le feu de la fierté et l'éclat voilé de la modestie... et savourant avec ivresse les flatteuses paroles qui enivraient de plaisir sa vanité satisfaite.

— Le pied, continua l'étranger, a une finesse de toute élégance, et la robe ! quelle nuance délicate !

Et Cécile de dire : les voyez-vous ces messieurs, ces beaux hypocrites ; ils sont froids, ils se mettent à bailler quand, devant eux, nous parlons de toilette ; ils se moquent de nous, devant nous... Puis, quand ils sont seuls, ils ont tout regardé, tout apprécié... hypocrites ! va !

Mais écoutons encore :

— Et bien, monsieur le comte, continua le père de Cécile, elle est à vous !

— Merci ! ce soir je ferai porter les cinq cents piastres et vous remettrez la bête avec les harnais.

* * *

Ici, renonçons à décrire.

Cécile se laissa tomber sur un fauteuil, rouge de honte, il s'agissait dans le salon, de la *gracieuse jument* de son père qu'un amateur venait acheter.

Elle avait pris pour elle tout ce qu'on peut dire pour vanter une bête à vendre.

Pauvre Cécile !

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Une magnifique représentation de *Rosedale* est donnée cette semaine au Théâtre Français. La parfaite réussite en est assurée. La distribution des rôles a été faite judicieusement, ils sont tous entre les mains d'artistes de haute valeur. Le directeur a fait de fortes dépenses pour reproduire fidèlement les diverses scènes qui y sont représentées, telles que *Le Campement Bohémien* et *La Salle de Bal*, pendant cette dernière scène un lancier est dansé et les costumes seront splendides.

Rosedale était le chef d'œuvre de Lester Wallack et est regardé, encore aujourd'hui, comme le meilleur des vieux drames militaires. Beaucoup de personnes préfèrent *Rosedale* à toutes les productions modernes ; la facture en est plus charmante et les caractères plus naturels.

De nouveaux acteurs ont été adjoints au vaudeville.

Ce sont MM. Walton et Hays qui, tout récemment, ont remporté des prix spéciaux au Madison Square Garden, de New-York.

PARC SOHMER

Nous publions avec plaisir la lettre ci-après, adressée à *La Presse* :

M. le Rédacteur,

Ne croyez-vous pas comme moi qu'il est temps de faire cesser ces annonces qui, avec titre trompeur, font lire à tous vos lecteurs des choses qui ne les intéressent pas ? Quant à moi, je veux donner l'exemple et annoncer brièvement ce qui concerne le Parc Sohmer.

Bien à vous.

ERNEST LAVIGNE.

P. S. entre nous, c'est une troupe burlesque superbe, comme on n'en a pas vu ici.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Bien que je sois sans voix, sans bouche et sans oreilles, La musique me doit les plus douces merveilles ; Quand je me fais ouïr tout tremble dessous moi, L'art fait voir en mon corps une double nature : Je suis petit en tout, en naissance, en stature, Pourtant je bats monnaie aussi bien qu'un grand roi.

LOGOGRIPE

J'ai trois pieds et suis pronom ;
Retourne-moi, lecteur, tu trouveras mon nom.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 725

Logogripe.—Un et Nu.

Charade.—Souris.

Questions et curiosités.—A cause de la Réforme Grégorienne du calendrier et du retranchement des jours : le lendemain du 4 octobre devint le 15.

2. Ce vers, que Béranger plaça dans une de ses chansons faite en mémoire de son ami Manuel, orateur libéral de la Restauration, a été inscrit sur une fontaine surmontée du buste de Manuel, à Barcelonnette, patrie de cet homme politique.

Ont deviné : Mlle Joséphine Drouin, Montréal ; Gilberte, Québec ; Mlle A. Giroux, Ottawa ; H. Lavolette, St-Jean ; Aldéa Lauriault, Ste-Cunégonde ; Mme A. Binette, Lachine ; Joseph Faille, Laprairie.

GRAVURE-DEVINETTE



—Voilà un fameux... biberon à whisky ! Il a dû, bien sûr, pomper plus d'un demiard de ce whisky blanc ?

—Où voyez-vous cet individu ?

Le féminisme, tel qu'il est actuellement pratiqué, est à la fois une erreur et un danger.—Mme ANNA LAMPÉRIÈRE.

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

— Je n'avais pas voulu t'en parler avant d'être sûre, maintenant, ça y est. J'ai été demandée en mariage par un homme très comme il faut et qui a du bien à revenir de ses parents. Il s'appelle Eusèbe Rouillard.

— Je t'en reparlerai. Nous comptons bien que tu viendras à la noce. Tu comprends que ce serait trop dur quand on n'a qu'une sœur de ne pas la voir à son mariage.

— Seulement, n'est-ce pas ? chacun son amour-propre, me marier, il faut que mon entresort soit remis à neuf.

— Réponds-moi sans tarder. Donne-moi de tes nouvelles et de celles de mon neveu.

— Je suis ennuyée de ne pas savoir comment va Claudinet. Il est si gentil. Tu l'amèneras à la noce. Je le trouverai changé. Il doit être grand et fort.

— Mon futur a un bon métier ; il est rémouleur. Je serai très heureuse avec lui.

— Tu vois, tu m'avais souvent conseillé de m'établir, je t'ai écoutée.

— Je compte sur ton bon cœur pour les trente francs : je n'ose pas te demander davantage, avec cette petite somme, je m'arrangerai.

— Ta sœur pour la vie.

— ZÉPHYRINE FOUILLOUX

— Se marier ? s'écria Rose, elle va se marier !

La tireuse de cartes se mit à pleurer.

Elle aussi s'était mariée ; toutes les conditions de bonheur semblaient assurées ; il n'y aurait eu qu'à se laisser vivre, quoi !

Rose froissa la lettre d'un mouvement farouche. Elle murmura :

— Eh bien qu'elle se marie, je ne l'empêche pas... Seulement qu'elle ne me demande pas d'argent...

Et Rose se sentit envahie par une rage sourde contre Zéphyrine.

Ce fut impulsif, irraisonné, étrange, mais la tireuse de cartes eut un sentiment de colère contre sa sœur, qui n'avait rien fait pour être heureuse et qui pourtant n'était pas frappée par le sort.

Un coup de sonnette retentit ; c'était une cliente qui venait faire appel aux lumières de la pythonisse.

Rose se trouve en présence d'une femme qu'elle ne connaissait pas et qui lui avait été envoyée par la cuisinière du boulevard de Richard Lenoir.

Cette femme était très préoccupée, très triste.

Après avoir appris à Rose de quelle part elle venait, elle ajouta :

— C'est pour mon enfant.

La tireuse de cartes eut tout de suite un grand élan de sensibilité ; entre mères, on s'entend rapidement.

La visiteuse, une cardeuse de matelas de la rue Vicq-d'Azyr, expliqua que son bébé dépérissait de jour en jour ; la mère craignait une attaque de convulsions, et elle venait demander aux cartes ce qu'il y avait à faire.

Rose s'écria :

— Mais il faut voir le médecin avant tout.

— C'est ce que j'ai fait, répondit la cardeuse... J'ai été à la mairie demander celui du bureau de bienfaisance... parce que je suis inscrite... Il n'y a pas de déshonneur, n'est-ce pas ?... Le médecin est venu ; il n'a pas su me dire ce qu'avait mon petit... Alors je veux savoir... puisque vous devinez tout, grâce à votre métier.

Rose se mit à l'œuvre. Elle interpréta l'oracle d'une façon assez rassurante. Il y avait bien dans le jeu un huit de pique, qui annonçait la maladie ; mais le sept renversé, signifiait que la peine serait passagère ; pourtant un nouveau cinq de pique remettait les choses en question ; Rose ne parla pas de la signification de cette dernière carte.

La cardeuse de matelas, dans sa naïveté de bonne femme du peuple, aurait désiré des détails plus circonstanciés.

Elle aurait voulu savoir, notamment, si son gamin pourrait être assez bien pour aller dîner le dimanche suivant chez sa tante ; Rose dut reconnaître que la cartomancie n'était pas encore arrivée à pouvoir la fixer sur ce point.

La cliente partit, après avoir remercié la tireuse de cartes, à qui elle se proposait d'envoyer ses amis et connaissances, le cas échéant. Quand Rose fut de nouveau seule, elle se sentit mécontente d'elle-même.

Elle s'accusait de ne pas avoir montré sa lucidité ordinaire ; il lui semblait qu'elle n'avait pas fait son métier consciencieusement.

Alors elle éprouva une sorte de terreur. Ce n'était pas la première fois qu'elle constatait un pareil changement.

Elle s'inquiéta, se demandant si ses facultés s'affaiblissaient, si elle n'avait plus le don.

Pendant quelques minutes, elle fut en proie à une anxiété spéciale.

Il y eut en elle, toutes proportions gardées, comme la douleur terrible d'un artiste qui verrait son talent disparaître, d'une chanteuse qui perdrait sa voix, d'un acrobate qui se casserait une jambe.

La bouchère de la rue Fontaine-au-Roi était partie très peu satisfaite ; la cardeuse de matelas aurait peut-être eu, elle aussi, le droit de se plaindre.

Rose se posa cette question :

— Est-ce que je baisserais ?

Elle se trouvait toute démoralisée et ne voulut pas rester en cet état.

Elle tira le flacon de rhum du placard et s'en versa un petit verre.

L'effet attendu ne tarda pas ; les humeurs noires se dissipèrent.

Ce qui subsistait, par exemple, c'était l'irritation contre Zéphyrine.

En voilà une qui pouvait se vanter d'avoir lassé la patience de sa sœur aînée. Rose ne voulait plus en entendre parler. Elle ne répondrait pas plus à cette lettre qu'à la précédente. Zéphyrine l'horripilait.

Les soucis professionnels bannis revinrent peu à peu ; c'était décidément l'idée fixe de Rose, son obsession.

Depuis la mort de François elle ne tenait plus sa petite comptabilité.

Elle se demanda si le nombre de ses clientes ne diminuait pas ; elle se remémora les séances qu'elle avait données ; mais son agitation ne lui permettait pas de calculer exactement.

Machinalement, elle reprit le flacon de rhum et s'offrit un second petit verre.

La surexcitation de l'alcool arriva. Rose, qui se sentait les yeux pleins de larmes, eut tout à coup des idées très riantes.

Décidément elle allait mieux. Est-ce que c'était défendu, après tout, de se remonter le moral de temps en temps ?

Elle prit Claudinet dans ses bras, lui racontant mille enfantillages.

L'enfant très heureux que l'on s'occupât de lui gazouillait des choses charmantes, qui ravissaient sa maman.

L'après-midi, il y eut deux consultations ; la tireuse de cartes se persuada qu'elle avait retrouvé tous ses moyens ; elle se reprocha ses scrupules de la matinée ; parmi toutes les concurrentes de l'arrondissement, c'était bien elle dont la réputation restait intacte et qui réalisait les recettes les plus sérieuses.

Vers cinq heures et demie, on sonna.

— Si c'était Poulot, dit Rose.

En effet, c'était le camarade de François.

Quand il n'était pas de service, il venait rue des Trois-Couronnes, où Rose l'accueillait avec l'émotion sympathique d'une femme qui reçoit l'ami sincère d'un cher disparu.

Leur conversation roulait entièrement sur François ; Etienne Poulot avait toujours quelques nouveaux détails à révéler à Rose.

Ils ravivaient leurs souvenirs cruels, mais ils en éprouvaient comme une amère satisfaction.

Etienne chérissait Claudinet, et l'enfant, dans sa petite mémoire rudimentaire, se souvenait que cet uniforme ne lui était pas inconnu ; il souriait au brave Bourbonnais et se laissait amuser par lui.

Rose n'avait pas de secrets pour son ami Etienne. Elle lui avait parlé de Zéphyrine et des soucis que sa sœur lui causait.

La tireuse de cartes montra à Poulot la lettre qu'elle avait reçue dans la matinée.

Etienne hocha la tête et murmura :

— C'est peut-être encore des frimes.

Quand Poulot, qui ne prolongeait jamais ses visites chez Rose, et qui ne voulait jamais rien accepter, fut parti, la tireuse de cartes retomba soudain dans une morne atonie.

Claudinet venait de tousser, ses joues s'empourpraient ; il avait un commencement de fièvre.

Rose, enfouie dans le fauteuil, se tenait la tête à deux mains ; elle songeait.

Ses yeux se portèrent sur la décoration de François accrochée au-dessus du buffet dans son cadre d'or, puis se fixèrent sur le bébé. Les idées s'assemblaient difficilement dans la cervelle de la tireuse de cartes ; elles étaient confuses, indistinctes ; elle éprouvait de l'impuissance à les exprimer : ce travail cérébral la faisait souffrir, d'autant plus qu'elle cherchait à dégager une note dominante dans ce triste chaos.

Elle regarda sa pendule, qui marquait six heures.

Rose se leva et prit un nouveau verre de rhum. Tout le monde ne disait-il pas que c'était une liqueur hygiénique ?

Insensiblement, elle s'était habituée à boire ainsi.

Le petit bischof, conseillé et préparé par Mme Midoux, n'avait-il pas donné à Rose un semblant d'oubli ?

La tireuse de cartes avait récidivé. Après le breuvage dont le vin blanc formait la base, Rose avait fait appel à des boissons plus énergiques.

Elle additionnait son café d'une forte dose de cognac.

Dans la journée, quand elle se sentait abattue, nous l'avons vu recourir à la bouteille de rhum.

Dans la soirée, elle se confectionnait des grogs " pour ne pas tousser," disait-elle.

La pauvre femme s'imaginait qu'elle allait mieux, ne comprenant pas que ce soulagement factice était suivi d'une longue période d'atonie.

Elle était convaincue qu'elle allait recouvrer la santé, depuis qu'elle s'alcoolisait insensiblement.

Elle avait dit au médecin comment elle se soignait ; celui-ci avait eu un haussement d'épaules imperceptible ; il la considérait comme ces malades à qui l'on ne doit plus rien refuser ; toutefois, il avait protesté énergiquement et essayé de démontrer à Rose qu'elle annihilait ainsi l'effet des remèdes qu'il lui prescrivait.

La tireuse de cartes avait secoué doucement la tête. Le docteur n'était plus revenu.

Dans le quartier populaire où il exerçait, ce n'était pas la première fois qu'il se heurtait à de telles aberrations ; il ne s'en affligeait même plus, puisque c'était inutile.

Rose récapitulait sa journée, pensa longuement à cette femme de la rue Vicq-d'Azyr, qui était venue la consulter au sujet d'un petit garçon malade.

Le cinq de pique était gros de menaces. Rose eut un triste hochement de tête.

Elle aussi était mère ! Elle eut un frémissement et soupira navrée.

Le sort de Claudinet ne serait-il pas le même que celui du petit inconnu ?

Toutes ses illusions mensongères disparurent soudain ; elle frémit en se rendant compte des efforts continuels qu'elle faisait pour s'abuser ; elle crut avoir la perception nette des événements.

Les cartes étaient restées sur la table ; elle les brouilla d'un geste inconscient. La tentation la prit de les interroger au sujet de Claudinet.

Elle se débattit, repoussant le jeu.

Depuis que ces cartes avaient prédit la mort de François Champagne, Rose s'était juré de ne plus les consulter pour son compte. Elles lui faisaient horreur, bien qu'elles ne fussent pour elle que les aveugles interprètes des arrêts du destin.

— Non ! non ! fit-elle, je ne veux pas... je ne veux pas savoir ce qui est écrit.

Elle essaya de ranger le jeu dans le tiroir de la table. Les cartes lui brûlaient les mains ; leurs figures bizarres lui semblaient animées ; elle croyait que leurs yeux flamboyaient, que leurs lèvres remuaient pour lui traduire l'oracle.

Malgré cela, Rose finit par vaincre l'étrange obsession. Elle ne fit pas paeler les cartes.

L'heure du dîner était arrivée ; Claudinet mangea avec appétit ; sa mère, l'œil perdu dans une brumeuse contemplation, toucha à peine aux aliments.

Elle but trois verres de vin pur ; son visage pâle retrouva des couleurs.

Ses yeux s'alourdirent ; sa tête oscilla, pesante.

Elle parlait à son fils, lui tenant d'incohérents discours d'une voix rauque, indistincte.

L'enfant paraissait heureux ; il tendait toujours les bras pour que sa maman le prit sur ses genoux.

Rose ne voyait pas ce geste câlin.

En ce moment, elle pensait à François ; mais le souvenir du sapeur-pompier s'estompait dans un lointain brouillard.

Elle l'entendait encore fredonner sa chanson favorite ; toutefois, la voix était indistincte, allant toujours en s'affaiblissant ; puis Rose n'eut plus qu'un confus bourdonnement dans les oreilles.

Elle ferma les yeux et eut un assoupissement de quelques minutes.

Elle rouvrit les yeux brusquement ; le petit Claudinet dormait, lui aussi, d'un sommeil paisible.

Rose se leva, chancelante ; elle coucha son fils.

Elle revint dans la salle à manger et s'accoua sur la table, en proie à un engourdissement qu'elle ne cherchait plus à combattre.

Une quinte de toux convulsive la secoua.

Elle voulut se préparer un grog ; mais les efforts qu'elle faisait pour tousser lui déchiraient la poitrine ; elle pensa à un remède plus efficace.

Elle versa le quart d'un litre d'eau-de-vie dans une casserole, y joignit une demi-douzaine de morceaux de sucre et y mit le feu.

C'était le brûlot qui lui semblait meilleur que le grog, où il y avait forcément trop d'eau.

Elle remua la mixture avec une cuillère pour que les flammes fussent plus brillantes et que l'eau-de-vie se consumât dans les règles.

Puis, soudain, son instinct de bonne ménagère reparut.

A quoi pensait-elle de remuer son brûlot avec une cuillère en métal blanc, qui allait être oxydée ; sans compter que des larmes d'é-tain pouvaient couler dans la casserole ; elle prit une cuillère de bois et continua à remuer.



Elle reprit le flacon de rhum et s'offrit un second petit verre.—Page 780, col. 2

Les flammes multicolores n'étaient plus aussi hautes ; un pétilllement se produisait qui annonçait que la force de l'alcool s'atténuait.

Le brûlot s'éteignit.

Rose versa l'eau-de-vie, qui avait pris une teinte plus brune, dans une timbale, et elle se mit à boire à petits coups.

Il lui sembla qu'une ambrosie délicieuse lui coulait dans les veines.

Ses yeux humides se portèrent vers la croix de François qu'elle ne quitta plus du regard, tout en buvant.

Puis elle sentit des larmes d'attendrissement lui mouiller les yeux, sans souffrances aiguës, sans même qu'elle pût deviner pourquoi elle pleurait.

Pourtant, tout à coup, une lueur traversa ce cerveau, troublé.

Rose se retrouvait rue Gay-Lussac ; elle revoyait l'œil scrutateur du major, quand elle était allée chez lui pour implorer la faveur de veiller François.

Elle murmura :

— Il a peut-être cru que je venais pour moi !

Elle redevint toute pâle ; c'était la première fois qu'elle avait cette idée ; mais elle la traversa comme un coup de poignard au cœur.

— Alors, fit-elle, avec un tremblement convulsif et les prunelles dilatées par l'épouvante d'un semblable lendemain, qu'est-ce que deviendrait mon pauvre gosse ?

XLII

UN PROTECTEUR DES ARTS

—Mais on gèle ici ! dit une voix impatientée.

Et, d'une main nerveuse, Mme Vernier sonna la bonne, qui accourut.

—Voyons, Pauline, ne pouvez-vous mieux arranger le feu ?

Pauline disposa de nouvelles bûches dans la cheminée en faisant observer à madame que la chambre était très grande et que généralement, dans les autres appartements de Paris, il fallait moins de chauffage.

Mme Vernier se replongea dans la lecture du roman qu'elle tenait.

Le volume était d'un monsieur quelconque, qui avait piqué la curiosité de plusieurs de ses contemporains, en leur décrivant des vices aimables et coquettement mondains.

Il était trois heures de l'après-midi. Cette journée de décembre paraissait interminable à la jeune femme.

Des flocons de neige voltigeaient capricieusement sous un ciel triste, que le pâle soleil d'hiver voulait encore éclairer, mais qu'il ne réussissait qu'à rendre blafard.

La bise était aigre déjà. Les rares passants relevaient le col de leur vêtement.

Paul Vernier s'était installé rue Cassini, là-haut, derrière l'Observatoire, entre le faubourg Saint-Jacques et la rue Denfert.

Mme Vernier s'ennuyait beaucoup, bien qu'elle quittât l'existence de province où ce ne sont pas précisément les paysages animés qui réjouissent et distraient les yeux.

Sur le conseil de son maître Antonin Gervais, le grand artiste qui atteignait alors l'apogée de sa réputation, Paul Vernier avait loué un pavillon dans ce quartier un peu retiré, mais qui possède encore d'anciens hôtels ou d'anciennes maisons construites au dernier siècle et habitées par des savants, des philosophes ou des artistes, qui veulent de l'espace, des plafonds hauts, des fenêtres où la lumière tombe librement du ciel.

Antonin Gervais avait dit à Paul avec une concision très amicale et très familière :

—Mon petit Vernier, commencez modestement et dites-vous bien qu'on ne met pas Paris dans sa poche comme ça... Travaillez ; vous arriverez comme les camarades et peut-être avant eux.

Paul avait été enchanté de trouver un local où il pouvait installer son atelier sans risquer d'entasser pêle-mêle, ses études, ses maquettes et ses modèles.

Il ne faisait pas de figurines ; ce n'était pas un artiste qui sacrifiait aux goûts rétrécis et commerciaux de notre époque ; son talent robuste et fort s'attaquait aux grandes compositions.

Cependant, pour complaire à Mariana, il préparait une statue destinée au Salon prochain.

Il l'avait déjà ébauchée à Kernéis, et sa femme avait daigné poser pour cette bacchante dont nous avons déjà parlé.

Mme Vernier aurait désiré demeurer dans un quartier moins éloigné du centre.

Son mari avait eu beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un atelier de sculpteur ne s'improvise pas partout.

Mariana, peut-être à cause du temps gris, était très énervée ; elle rejeta son livre avec humeur.

Frileusement, elle se rapprocha de la cheminée et tendit ses pieds mignons à la flamme ; puis elle s'absorba dans ses réflexions.

Son œil devenait dur ; des crispations pinçaient ses lèvres minces.

Elle songeait à ce qui s'était passé depuis plus d'un an déjà ; la récapitulation de ces événements ne paraissait pas du tout l'enchanter.

Paul Vernier entra, marchant avec précaution, pour surprendre sa femme.

Il y réussit : posant doucement ses mains sur les bras du fauteuil, il se pencha et embrassa la jolie créature.

Mariana eut un soubresaut.

—Vous m'avez fait peur, dit-elle... Vous ne vous corrigerez donc jamais de ces gamineries qui sentent la bohème et l'École des Beaux-Arts ?

—Ne te fâche pas, ma petite femme, répondit Paul avec un accent passionné.

Elle se leva et secoua la manche de son peignoir.

—Tenez ! fit-elle sèchement, comme c'est amusant... Vous m'avez couvert de plâtre.

Paul Vernier portait la grande blouse blanche du praticien que serrait une ceinture de cuir.

Il s'était interrompu dans son travail de modélage pour venir

donner un baiser à sa femme ; quelques grains de poussière étaient tombés sur le peignoir de Mariana.

—Vous feriez mieux de travailler, dit-elle.

Il répliqua :

—Alors, tu me défends le moindre repos.

—Certainement, puisque M. Silverstein se plaint que vous n'avancez pas.

—C'est-à-dire... .

Elle l'interrompit avec une certaine nervosité :

—Enfin, c'est vous qui me l'avez dit... .

—Ma chère amie, je veux que la décoration de cet hôtel me fasse honneur.

—Pour cela, il faut la terminer.

—Je n'ai pas encore trouvé ce que je rêve.

—Ah ! oui ! vous rêvez !... . Pendant ce temps-là votre femme s'inquiète, se tourmente, est en proie à une foule de soucis.

La gaieté de Paul tomba tout à coup.

—Que me dis-tu là ? fit-il, comme s'il doutait de ce qu'il venait d'entendre.

Mariana se contraignit ; elle devint plus aimable et répondit :

—Notre vie, avouez-le, mon cher Paul, n'est pas tout à fait l'existence que vous m'aviez annoncée.

—Ma chère femme... . Vous ne voulez pas me chagriner... .

—Non, certainement, mais il faut bien que je vous arrache à vos contemplations pour vous rappeler vos promesses... . Vous deviez exécuter rapidement ces travaux artistiques ; grâce au prix de votre travail, il avait été convenu que nous irions habiter une maison décente, où je pourrais recevoir mes amis... . Enfin, c'est vrai, tout cela ?

Tout désorienté, Paul ne répondit pas.

C'était la première fois que sa femme s'exprimait ainsi.

Le cœur si affectueux de l'artiste se serra. Tout à l'heure il était arrivé si joyeux, voulant prouver à sa femme qu'il ne pouvait rester longtemps sans la voir, sans lui dérober un baiser.

Il s'attendait à un petit cri effarouché, à une gronderie câline, suivis d'une tendre parole ; et voici que Mariana fronçait les sourcils, que ses yeux bleu sombre reflétaient une contrariété sérieuse et qu'elle disait à son mari des choses qui l'affectaient péniblement.

Il se passa la main sur le front, comme pour chasser un étourdissement.

—Mon Dieu ! reprit Mariana avec une petite compassion ironique, quelle figure vous faites, parce que je vous tiens un langage raisonnable.

—Ma chère femme !... .

Elle retrouva son sourire qui affolait toujours le sculpteur, bien que, cette fois, elle eût sur les lèvres une expression un peu dédaigneuse et désabusée.

—Est-ce ma faute, continua-t-elle, si vous ne vous rendez pas un compte exact de notre situation ?

—Je ne mérite aucun reproche... . Il me semble.

—Pourquoi refusez-vous de m'écouter ?

—Moi ! protesta-t-il avec stupéfaction.

Il faisait tout ce qu'elle voulait ; il prévenait le moindre de ses désirs ; il n'avait d'autre volonté que celle de sa femme.

Elle poursuivit avec ses inflexions dominatrices qui produisaient toujours leur effet sur son mari :

—Vous employez une mauvaise tactique pour arriver.

—Je ne recule pourtant devant aucun effort.

—Vous vous confinez trop dans votre atelier.

—Si encore, vous travailliez réellement !

—Mais, tout à l'heure, vous me disiez... .

—Mariana !

—A peine si vous avez saisi l'ébauche, il vous prend la fantaisie de me causer une frayeur... .

—Pardonnez-moi !

Il l'embrassa de nouveau. Mme Vernier eut un hochement de tête des plus gracieux, signifiant qu'elle ne voulait pas contrarier un grand enfant, mais qu'elle souhaitait de le voir plus sérieux.

Il continua :

—Parle, parle, ma chère adorée... . Je t'obéirai.

—Vous comprenez bien que je ne m'exprime ainsi que dans votre intérêt.

—Il faut modifier notre genre d'existence.

—Comment ?

—Vous ne vous montrez pas assez.

—Je suis si bien auprès de toi... . dans cette maison où tout est calme, où l'inspiration vient à son heure... . où j'ai la conscience de créer une œuvre qui fera mon nom célèbre.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

M. A. BAYARD

Nous recommandons vivement aux amateurs d'art, à ceux qui veulent se former au dessin, à la peinture, etc., de s'adresser à notre jeune et estimé compatriote, M. A. Bayard, arrivé de Paris et de Chicago où il était allé se perfectionner.

Ayant établi un cours de dessin etc, rue Saint-Laurent, 182, il est à même de pouvoir donner, dès aujourd'hui, des leçons de dessin, de peinture à l'aquarelle, au lavis, à l'huile, etc, ou d'exécuter n'importe quelle œuvre on voudrait lui confier : portraits, etc.

CHOSSES ET AUTRES

—A l'âge de 27 ans, Emile Zola gagnait 300 frs seulement par mois. Depuis lors, grâce à l'amour de ses contemporains pour la lecture des romans malpropres, il a beaucoup augmenté ses revenus.

—Une maison française à la spécialité des yeux de verre et en livre annuellement 300,000 au commerce. L'Allemagne, de son côté, en fabrique en tout \$2,000,000. Un œil artificiel a généralement la durée de cinq années, après quoi il se brouille et devient terne.

—Le prince Louis-Charles-Adalbert Philippe de Bourbon, qui prétend descendre du Dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, s'est converti récemment au catholicisme à Paris. La cérémonie a été présidée par le cardinal archevêque de Paris.

—Les cérémonies grandioses qui devaient avoir lieu le 21 du mois courant à la Trappe d'Oka, à l'occasion du huitième centenaire de la fondation de l'ordre de Cîteaux en France, sont forcément renvoyées à une date ultérieure, probablement au printemps, après l'ouverture de la navigation.

—*The Delenator*. —Le numéro du mois d'avril de cette intéressante publication continue à lui mériter la faveur de ses nombreux abonnés. Beaucoup de modes nouvelles pour le printemps ; des articles sur l'intérieur de la maison, sur l'embellissement de tout ce qui nous entoure, de jolis romans, voilà de quoi le rendre intéressant.

—Les voilettes de dentelles seront très en faveur cette année. Cependant elles seront plutôt réservées aux grands chapeaux. Pour les petites toques élégantes et les capotes, la mode s'entendra encore au tulle uni de couleur. La dentelle de coton sera complètement mise de côté par les élégantes, qui n'admettront que la broderie de soie ou les applications de Bruxelles.

—Il est question, aux Etats-Unis, de faire du 12 février, anniversaire de Lincoln, et du 2 avril, anniversaire de Jefferson, des jours de fête légale nationale comme le premier janvier, le 22 février, le 30 mai, le 4 juillet et le 1er lundi de septembre. M. Sulzer, représentant de New-York au Congrès, a déposé à la Chambre un projet de résolution en ce sens.

—On nourrirait trois Français, deux Anglais, un gendarme Allemand et un petit Suisse avec ce que mange un vrai Russe. Le climat pousse à cet engouffrement formidable. Un estomac vide est incapable de lutter contre le froid. Et non seulement il faut bien le doubler de choses solides et grasses, mais encore l'imbibber d'eau-de-vie, de vins capiteux, coupés de liqueurs qui réchauffent le sang. La ration d'un Russe malade, en 1815, dit Brillat-Savarin, aurait grisé un fort de la Halle !

LUTTE DE CHAQUE JOUR

Les changements subits de température sont de terribles ennemis, mais le *Baume Rhumal* répare leurs méfaits.

PAR MILLE ET PAR MILLE

C'est par milliers de bouteilles que le *Baume Rhumal* se vend chaque jour en Canada et aux Etats-Unis.

—Dans votre intéressant journal, j'ai eu le plaisir de lire qu'il y avait une ville qui devait tenir le record par le petit nombre de lettres dont elle est composée ; je me permettrai de donner celle qui tient le record inverse. Si celle qui a été citée n'a qu'une lettre, celle que je vais donner en aura 51. C'est la ville de *Krung-thephu-mahà-naklon-si-ajut-thaya mahà-dilok-rasca-thani*, qui n'est autre chose que la ville que nous appelons *Bankok* (Siam).

S'il fallait appeler cette ville par son nom, il faudrait une enveloppe entière pour écrire lisiblement la destination, c'est pourquoi on l'a surnommée *Bankok*.

—M. F.-G. Jackson, qui a séjourné pendant trois ans à la terre François-Joseph et qui est revenu en Angleterre au mois de septembre dernier, s'est préparé depuis à une nouvelle expédition vers le pôle Nord. Primitivement il se proposait de gagner le pôle par le Groenland, en suivant la côte est à partir du cap Bismarck, mais comme Peary veut gagner le pôle en suivant la côte ouest du Groenland, Jackson a complètement modifié ses plans. Il compte maintenant employer la voie du détroit de Davis et de la Baie de Baffin, la côte d'Ellesmere et la terre de Grinnell jusqu'au point extrême atteint par Aldrich en 1876. C'est un baleinier qui le conduira vers les terres arctiques. Il ne prendra qu'un compagnon, car il estime que pour les voyages en traîneau il est nécessaire d'être aussi peu nombreux que possible.

—Sommaire de la *Revue des Revues*, (Paris, 12, avenue de l'Opéra), du 1er mars 1898, contient : Comment la Grèce a été trahie (2 gravures), par *** ; L'exil de la dernière reine de Madagascar, par J. Carol ; Werner von Heidenstam (1 gravure), par J. de Coussanges ; Molière en Hongrie, par J. Kont ; Les merveilles de la greffe animale (3 gravures), par J. de Loverdo ; Une révolution dans la télégraphie (1 gravure), par le Dr L. Caze ; Le Kholstomier (3 gravures), par le comte L. Tolstoï ; Un espion allemand en France (4 gravures), par G. St-Aubin ; La vie et la mort du Gracchus de Naples (7 gravures), par C. Simond ; Nouvelles artistiques et littéraires (1 gravure) ; Analyse des *Revue* ; Curiosités et documents ; Caricatures politiques (15 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs.

PAS DE COMPLICATION

L'enrouement peut conduire à l'extinction de voix et le *Baume Rhumal* tue l'enrouement, 25c la bouteille.

NOUVELLES A LA MAIN

Lalande était un jour, dans un dîner, placé entre Mme de Staël et Mme Récamier.

—Quelle bonne fortune, s'écria Lalande, me voici assis entre l'esprit et la beauté !

—Et sans avoir ni l'un ni l'autre ! ajouta Mme de Staël.

Désespoir d'un neveu qui a perdu un oncle la veille.

—Ah ! je n'ai rien à me reprocher. Pendant trois mois, je n'ai pas quitté son chevet... Je l'ai veillé nuit et jour.

—Brave cœur.

—Et puis, j'avais peur qu'il ne déchirât le testament qui me faisait son héritier !

—M'man, j'voudrais bien avoir une mèche de cheveux de papa.

—Certainement. (S'adressant au papa) : Aurais-tu jamais pensé qu'un enfant aussi

jeune pouvait avoir une pensée aussi affectueuse ?

—Avec de la colle, m'man, parce que Jean a arraché la queue de mon cheval.

**

Un veuf disait dernièrement :

—Quand on a perdu sa femme, c'est d'abord un devoir de la pleurer, puis une habitude, et enfin un plaisir.

**

Un magistrat qui connaissait la religion presque aussi bien que le droit, voyageait avec une dame qui se vantait d'être incrédule. La conversation s'engagea :

—Avez-vous lu, madame, dit le magistrat, les *Conférences de Frayssinous* ?

—Non, monsieur, dit la dame.

—Et les *Etudes Philosophiques* de M. Nicholas ?

—Non, monsieur.

La conversation continua et le magistrat put constater que son interlocutrice n'avait rien lu de plus sérieux que les articles de M. Sarcey et les romans de M. About.

Cependant la dame continuait à se dire incrédule.

Le magistrat n'y tint plus.

—Madame, dit-il, je vous assure que vous n'êtes pas indrédulé.

—Et que suis-je donc, je vous prie ?

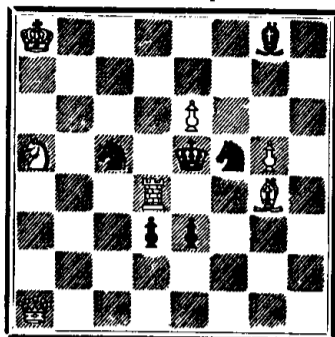
—Vous êtes une ignorante, madame.

LES ÉCHECS

PROBLÈME No 206

Composée par M. E. Pradignat

Noirs—6 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution du problème No 20

Blancs	Noirs
1 D 8 D	1 R 5 D
2 D 8 F D	2 ?
3 C, F ou D, mat.	

Vos poumons sont-ils faibles ?

Avez-vous la consommation, le catarrhe, l'asthme, ou la bronchite ? Le remède **Canabis Sativa, du Dr Steven's**, vous guérira.

Il a guéri plusieurs cas de consommation, de pulmonie réputés sans espoir par d'éminents physiciens. Ses pouvoirs sont attestés par des membres puissants de la profession médicale ; par des hommes d'affaires d'une haute importance ; par des centaines qui doivent leur vie à ses merveilleux effets pour renforcer les poumons, atténuer l'inflammation, renouveler les éléments vitaux du sang et créer la force.

J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Canabis Sativa" ; je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'enverrai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

CE QU'IL A FAIT POUR D'AUTRES

PETERBORO, ONT., Canada, octobre, 13, 1877.

J'étais un contremaître dans les chantiers de bois quand je devins malade et, étant inquiet de l'ouvrage, je m'exposais beaucoup : je pris froid et après m'être remis, j'eus une rechute qui détermina une inflammation des poumons.

Les médecins m'abandonnèrent. Un abcès se forma au bas du poumon gauche et aboutit extérieurement. Au temps où j'achetai votre médecine j'allais plus mal de jour en jour. Chacun pensait, et moi de même, que la mort seule pourrait mettre fin à mes souffrances.—Je commençai à faire usage du "Canabis Sativa" le 1er février 1876, et, après avoir pris trois ou quatre paquets, l'abcès était arrêté et, pour la première fois depuis plus de trois ans et trois mois, j'étais capable de me lever seul de mon lit.

Depuis le 22 janvier 1873 au 15 mai 1876, je n'avais pas été capable de me lever de mon lit une fois tout seul, ni rester sur mon dos dix minutes, ni passer une demi-journée entière hors du lit et j'avais dépensé environ \$1,400 sans profit ou à peu près. Je n'ai dépensé que quelques cents, environ \$20 pour votre médecine et déjà je suis bien.

Il y a maintenant onze mois que j'ai abandonné mon lit et je suis vigoureux et bien portant ; sans aucune douleur ni aucun symptôme de la maladie. Pendant les derniers six mois j'ai pu faire une vie régulière. L'automne dernier, j'ai fauché et emmagasiné le grain.

Février 23, 1898.—La santé de M. Hamilton est encore bonne.

ROBERT A. HAMILTON.

W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les *Sportmen* y trouveront sport et confort complets.

Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis
MONTREAL

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRES-MIDI Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons au bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeurs pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; si ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.
L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.
Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Fausse dents Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



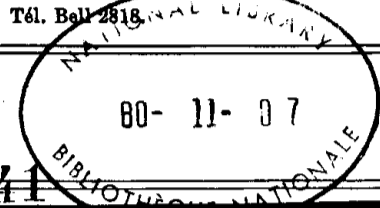
Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

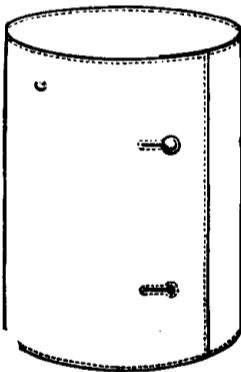
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul - Montréal.



CHAPEAUX | CHAPEAUX | |

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 247 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an	6 mois	3 moi
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2393.
Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LE SEUL journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr. Paris: MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,439

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel Administrateur.